

BIOGRAPHIE
DU MARÉCHAL
DE LUXEMBOURG

DUC DE MONTMORENCY

ÉTUDE
AU POINT DE VUE DE LA CAVALERIE

PAR

AUGUSTE DAUFRESNE DE LA CHEVALERIE

MAJOR AU 1^{er} RÉGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL
CHEVALIER DES ORDRES DE LÉOPOLD ET DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND
DÉCORÉ DE LA CROIX COMMÉMORATIVE

Nil sub sole novum

BRUGES

TYPOGRAPHIE EDW. GAILLIARD ET C^{ie}

1873

BIOGRAPHIE
DU MARÉCHAL
DE LUXEMBOURG
DUC DE MONTMORENCY

BIOGRAPHIE
DU MARÉCHAL
DE LUXEMBOURG

DUC DE MONTMORENCY

ÉTUDE
AU POINT DE VUE DE LA CAVALERIE

PAR

AUGUSTE DAUFRESNE DE LA CHEVALERIE

MAJOR AU 1^{er} RÉGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL
CHEVALIER DES ORDRES DE LÉOPOLD ET DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND
DÉCORÉ DE LA CROIX COMMÉMORATIVE

Nil sub sole novum

BRUGES

TYPOGRAPHIE EDW. GAILLIARD ET C^{ie}

1873

A LA MÉMOIRE

DE MON PÈRE ¹

LE CAPITAINE M. J. DAUFRESNE DE LA CHEVALERIE

A CELUI

QUI M'A DONNÉ LES CONSEILS SUIVANTS :

FAIS CE QUE DOIS, ADVIENNE QUE POURRA

Mon père un jour me tenait ce langage,
Dans son jardin étagé sur nos monts....
Je l'écoutais, comme on écoute un sage
Qui de la vie enseigne les leçons.
— Oui, si tu veux que Dieu te favorise,
Suis mes conseils; chacun profitera.
O mon enfant, adopte ma devise :
Fais ce que dois, advienne que pourra.

Sache garder intacte, franche et pure,
Cette fierté, trésor d'un noble cœur,
Des grands jamais ne sois la créature,
Mais sois toujours un appui du malheur.
A ton foyer la pénible indigence
Un jour, mon fils, peut-être s'assiéra....
Ah ! malgré tout, conserve l'espérance.
Fais ce que dois, advienne que pourra.

¹ On parle de l'honneur en parlant de mon père.

Pour un soldat, la seule politique
C'est de chérir son drapeau, son pays;
Sois toujours fier de servir la Belgique,
La Liberté plane sur tous ses fils!
Si l'étranger menaçait ta patrie
Suis ce qu'alors l'honneur commandera,
Et meurs avant qu'elle ne soit flétrie!...
Fais ce que dois, advienne que pourra.

L'honneur, mon fils, qu'il devienne ton guide,
Soit que le sort te favorise ou non;
L'homme de cœur n'a que lui pour égide;
Honneur vaut plus que richesse et renom.
L'honneur, mon fils, c'est la plus belle plume
Qu'à ton chapeau ma main attachera!
Sache rester fidèle à ma coutume....
Fais ce que dois, advienne que pourra.

Adore Dieu, dans sa bonté suprême,
Dans son amour et dans sa majesté....
Le chêne altier, la fleurette elle-même,
Semblent parler de la Divinité.
Non, sans la Foi, point de bonheur sur terre,
Point d'avenir qui nous consolera.
Sers bien ton Dieu... Puis, ainsi que ton père,
Fais ce que dois, advienne que pourra. —

Ainsi parlait, ce soldat de l'empire
Au sein des champs par ses mains cultivés;
Et, dans mon cœur où je le voyais lire,
C'est pour toujours que ces mots sont gravés!
Sa noble voix maintenant est glacée;
Le jour s'éloigne où mon père expira;
Mais sa devise est là dans ma pensée....
Fais ce que dois, advienne que pourra.

TABLE

Un mot de préface	IX
Le maréchal de Luxembourg	1
Ses débuts, sa liaison avec le grand Condé	1
Son premier fait d'armes	2
L'élève et le maître	2
Photographie du maréchal	3
Discipline. Comment il savait la maintenir	8
Son désintéressement	8
Son énergie morale	8
Son urbanité	9
Son humanité	11
Sa fierté	11
Il harangue ses troupes	11
Le colonel Van Remoortere à Louvain	12
Ecrits de Luxembourg	12
Il perfectionne son instruction à Bruxelles	13
Utilité de la lecture des faits de guerre de Luxembourg	14
Offensive et défensive	15
Les mouvements tournants, le Kriegsspiel, etc	16
La cavalerie sous Luxembourg	18
Sa composition	18
Comment elle était stylée	19
L'estime qu'on en faisait	19
Remontes	20
Cantonnements	20
Etendards déployés	22
Du cheval	22
Souvenir de Clabecq	23
Rôle de la cavalerie	24
Luxembourg ne fait rien sans la cavalerie	24
Bravoure de ses officiers	25
Réserve	25
Partisans	26
Reconnaissances	27
Exploits de la cavalerie sous Luxembourg	27
Parallèle entre Condé et Luxembourg	29

Luxembourg, Seydlitz, Frédéric II. Lasalle, Murat	31
Spécialité de Luxembourg	31
Règlement Prussien	31
Luxembourg est l'initiateur de Seydlitz	32
Luxembourg a été étudié par Frédéric II.	32
A Rosbach qui l'eût emporté ?	32
Réflexions sur les charges	33
Adversaires de Frédéric II.	34
Luxembourg et Seydlitz ont été favorisés	34
Lasalle eût pu égaler Seydlitz.	35
Notre prédilection pour Luxembourg	35
Disgrâce de Seydlitz	35
Ressources immenses de Frédéric II.	36
Ses camps d'instruction.	36
Jeunes et vieux généraux	36
Responsabilité	38
Artillerie et cavalerie.	39
Turenne et Luxembourg.	41
La chance et le génie	43
Marches de Luxembourg	44
Rapidité de ses mouvements	45
Luxembourg chef d'école	45
Comment il improvise une cavalerie	48
Création des hussards français	48
Troupes légères sous Luxembourg	48
Particularités relatives au maréchal	49
Usages et manœuvres soi-disant modernes	51
Tactique de la cavalerie sous Luxembourg	52
Attaques par le flanc.	53
Quelques considérations relatives à la cavalerie actuelle	54
Avons-nous une tactique proprement dite	56
De l'instruction scientifique dans la cavalerie	58
Science pratique de notre arme	59
Cavalerie belge en 1839	61
Service d'avant-postes	63
Dragons d'autrefois et chasseurs d'aujourd'hui	64
Innovations, nœud de communications	65
Encore à propos d'innovations	66
Comment procède notre artillerie	66
Ce qu'il faudrait à notre cavalerie	67
Mort de Luxembourg.	68
Conclusion	71

UN MOT DE PRÉFACE

Qu'on ne s'attende pas à trouver dans cette étude des aperçus nouveaux sur la tactique de la cavalerie, des projets d'innovations, une théorie basée sur de récents systèmes. Notre travail se borne à l'étude attentive de faits pratiques plutôt qu'à des combinaisons scientifiques. Le respect que, de tout temps, nous avons professé pour *nos aînés*, leur méthode, leurs principes, leurs brillantes actions de guerre, leur expérience consommée, nous ont servi de guide et d'appui. Plus nous les avons entendus ou lus, plus nous les avons analysés ensuite, plus aussi nous avons été convaincu qu'ils étaient restés dans le vrai et qu'il y avait bien peu de chose à changer dans leurs procédés et dans leur art de comprendre et de faire la guerre.

Le grand nombre d'écrits publiés depuis quelque temps sur cet art nous a fortifié ou plutôt confirmé dans notre manière de voir à ce sujet. La plupart de ces écrits se contredisent; les uns se font remarquer

par une présomption démesurée, d'autres par un étalage de science vaine et stérile¹, presque tous veulent prouver qu'il est facile d'innover, quand même, de créer du neuf, et, partant de cette idée fausse, ils entassent système sur système, utopies sur utopies; malheureusement le bon sens n'est pas la vertu de notre époque.

Nous nous sommes proposé, — mais avec bien peu d'espoir d'y atteindre, — de réagir contre l'espèce de dédain qu'il est aujourd'hui de mode de professer dès qu'il s'agit des anciens usages, des principes qui ont dirigé les armées et des grands faits du passé. En effet, que voyons-nous souvent? La vanité tient lieu d'expérience; on aborde sans hésiter toute espèce de question et l'on décide à priori. Quelques succès nouveaux font oublier une longue série d'actions glorieuses; les saines traditions font place aux systèmes de tout genre. Ce sont là des tendances malsaines et dangereuses; quoiqu'on en dise, nos grands pères n'étaient pas si sots qu'on veut bien le dire, et pour ce qui concerne la cavalerie, par exemple, nous doutons fort, — bien que d'aucuns l'affirment — que le cheval de troupe ait été inventé à Berlin, à Saumur et même à Ypres....

Notre tâche sera facile puisque, en rappelant ou en cherchant à développer les principes de nos aînés, nous

¹ Le lecteur voudra bien se rappeler, une fois pour toutes, que cette étude est faite spécialement au point de vue de la cavalerie, et rien que de la cavalerie.

resterons le fidèle écho des auteurs qui, selon nous, ont le mieux apprécié l'art équestre. Ce sera tout au plus si, parfois, nous nous permettrons quelques réflexions, quelques comparaisons ou plutôt quelques rapprochements avec la grande époque dont nous allons nous occuper.

Notre travail sera divisé en deux parties : la première traitera de la carrière militaire du maréchal de Luxembourg; la seconde, que nous nous proposons de publier ultérieurement, contiendra le récit de ses principaux faits d'armes, ainsi que des batailles qu'il a livrées et gagnées.

En esquissant la spirituelle et vaillante physionomie du célèbre duc de Luxembourg, nous chercherons à nous rendre compte des motifs pour lesquels il a été peu ou point apprécié comme chef de cavalerie. Tous les historiens ont été d'accord pour reconnaître en lui le digne émule du grand Condé, le brillant rival des premiers capitaines de son siècle, mais aucun n'a fait ressortir le génie avec lequel il a compris, commandé et résolument conduit les troupes à cheval. Si nous parvenons à prouver que Luxembourg possédait tous les titres à la gloire militaire et qu'il était l'un des meilleurs et des plus intrépides généraux de cavalerie des temps anciens et modernes, nous serons fier et heureux d'avoir entrepris ce modeste travail.

LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG

François Henri de Montmorency, né comte de Boutteville, duc, pair et maréchal de France, qui unissait le grand nom de Montmorency à celui de la maison impériale de Luxembourg, naquit à Paris le 8 janvier 1628 et y mourut le 4 janvier 1695.

SES DÉBUTS, SA LIAISON AVEC LE GRAND CONDÉ

Pour tirer un bon parti de la cavalerie et pouvoir la commander avec habileté et honneur, il faut l'aimer avec passion et savoir apprécier, à sa juste valeur, son esprit chevaleresque et guerrier. Il faut avoir monté à cheval avec résolution pendant son adolescence, être doué d'un tempérament nerveux et robuste, avoir l'esprit alerte, pénétrant et décidé; du coup d'œil, un caractère énergique et entreprenant, en un mot des dispositions innées.

Il faut, en outre, savoir s'inspirer des bonnes traditions des siècles écoulés et des hauts faits de guerre de son époque, en adoptant, avec discernement, les modifications que la science, le progrès, l'expérience et l'étude pourraient y apporter.

Dès l'âge le plus tendre le comte de Boutteville réunissait la plupart de ces dispositions et de ces dons précieux. Le futur héros des campagnes de Flandres atteignait sa quinzième année lorsque les fanfares de victoire dont la France retentit après la bataille de Rocroy, gagnée par la cavalerie, réjouirent et firent tressaillir son jeune cœur.

Il fut, depuis, l'élève, l'inséparable ami et le lieutenant du grand Condé; c'est dire qu'il lui resta toujours fidèle dans la bonne et dans la mauvaise fortune¹, et plus tard, il fut considéré comme un véritable héros.

Le comte de Boutteville fit, en qualité d'aide de camp, la campagne de 1647, en Catalogne, et celle de 1648 en Flandre, sous les ordres de Louis de Bourbon (Condé), qui de bonne heure, reconnut dans son jeune parent les qualités qui font les grands capitaines; il voulut se donner le plaisir de le former lui-même au noble métier des armes, car il sentait pour son élève, orphelin et dépouillé, ce que les âmes héroïques sentent les unes pour les autres.

SON PREMIER FAIT D'ARMES

Le premier fait d'armes du jeune de Boutteville lui fut inspiré par le dévouement et la reconnaissance; il devait lui porter bonheur.

Pendant la bataille de Lens (20 août 1648) il fit des actions de tête et de courage admirables. Comme il allait porter les ordres de Condé, il aperçut un escadron ennemi qui s'apprêtait à charger en flanc celui où le prince combattait. A la vue du danger qui menaçait son général, il se met à la tête d'une partie de la compagnie du Roi, prévient l'escadron espagnol, le charge sur son aile et le rompt avec autant d'adresse que de vigueur. Il n'avait alors que vingt ans :

Mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Au retour de la campagne, Anne d'Autriche récompensa sa belle conduite en le nommant maréchal de camp.

L'ÉLÈVE ET LE MAÎTRE

Il est tout naturel de penser que le grand Condé, lors de ses entretiens guerriers avec son élève de prédilection, aura souvent parlé de la cavalerie et du rôle glorieux qu'elle avait

¹ Quand Condé, chef de la Fronde, prit plus tard les armes contre la France, pour se venger de Mazarin.

rempli sous ses ordres, dans plusieurs batailles, notamment à Rocroy. Ces grands souvenirs, ces leçons ne peuvent avoir manqué d'exercer une heureuse influence sur les idées et la bouillante imagination de Luxembourg. Les grandes actions qui ont marqué sa belle et longue carrière le prouvent à l'évidence; notre héros a toujours eu une profonde sympathie pour la cavalerie, et il a su en tirer un magnifique parti dans toutes les circonstances.

PHOTOGRAPHIE DU MARÉCHAL

L'histoire nous apprend que Luxembourg était de petite taille, bossu et contrefait : défauts physiques qui semblent devoir être exclus, surtout chez un général de cavalerie, car il est hors de doute que d'ordinaire la force, une taille avantageuse, une tournure martiale, ajoutées au courage, exercent de l'influence sur la cavalerie en particulier et sur les masses en général; mais le maréchal avait une physionomie expressive, militaire et bien accusée qui révélait son âme; un geste décidé, un grand air de commandement et des yeux de flamme; il montait à cheval comme un centaure, et de plus il possédait, dans toute leur plénitude, un ascendant moral irrésistible, une intrépidité merveilleuse, une raison vive et déployée, et un génie incontestable; il avait en outre, comme dit Montécuculi, un sang rempli d'esprits, d'où naît la valeur dans les périls, le bonne grâce dans les occasions où l'on doit paraître et l'infatigabilité dans le travail; ces causes réunies faisaient bien vite oublier sa difformité, dont il était fier du reste.

Il en parlait quelquefois avec autant d'esprit que de justesse. Qu'on en juge : ayant un jour appris que Guillaume, roi d'Angleterre, avait dit dans un moment de colère et de dépit : " Je ne pourrai donc jamais battre ce petit bossu là ! — Bossu, " s'écria Luxembourg, quand on lui rapporta la chose, comment " le sait-il, il ne m'a jamais vu par derrière ¹. "

¹ Suivant FOLARD, " Les soldats disaient que la France reposait sur sa bosse, " et que la victoire s'y était plantée et nichée, au grand détriment de nos ennemis. "

Voici d'ailleurs quelques appréciations portées sur Luxembourg, par nos meilleurs hommes de guerre et par des historiens compétents.

" Alexandre, Annibal, Scipion, César, possédaient les plus hautes facultés de

Condé, Turenne, Gustave Adolphe, le prince Eugène, Montécuculi, Luxembourg furent les grands capitaines de leur siècle, mais, selon Voltaire, tous les militaires de son époque regardaient Luxembourg comme le premier homme de guerre qui ait connu l'art de faire manœuvrer et combattre de grandes armées.

" l'intelligence. Il en a été de même, dans les temps modernes, de Condé, de Luxembourg, du prince Eugène, de Frédéric et de Napoléon. Mais tous ces " grands hommes à un esprit supérieur, joignaient encore plus de caractère. "

(MARMONT.)

" Rien de plus juste que le coup d'œil de Luxembourg, rien de plus brillant, " de plus avisé, de plus prévoyant que lui devant l'ennemi, en un jour de bataille; " avec une audace, un entrain et en même temps un sang-froid qui lui laissait tout " voir et tout prévoir au milieu du plus grand feu et du danger le plus imminent, " et c'était là où il était grand. "

(LE DUC DE SAINT-SIMON.)

" Jamais homme ne mit dans le commerce de la vie plus de grâce, d'urbanité, " d'enjouement et de politesse. "

(LE MÊME.)

" Ce capitaine si agréable aux troupes était en même temps un des plus redou- " tables que la France eut jamais produits. Il réunissait au plus haut degré l'audace, " la fermeté, le sang-froid, la présence d'esprit, la vigilance, mais son caractère " distinctif, parmi les grands hommes de guerre de ce siècle, c'est le coup d'œil qui " le faisait juger d'une manière infaillible des mouvements d'une armée, la précision " et la justesse avec lesquelles il dirigeait les mouvements de la sienne, l'étendue " de génie qui lui présentait en un moment tous les moyens de vaincre et la " sagacité qui l'arrêtait toujours sur les plus certains; une exécution rapide qui " ne laissait jamais à l'ennemi le temps de se reconnaître; c'est enfin la facilité " incroyable avec laquelle il gouvernait les armées les plus nombreuses et par " conséquent les moins susceptibles d'ordre et de discipline. "

(DESORMEAUX.)

" Le maréchal de Luxembourg mourut, universellement regretté des gens " de guerre. Jamais homme n'eut plus de courage, de vivacité, de prudence, " d'habileté; jamais homme n'eut plus la confiance des troupes qui étaient sous " ses ordres; mais l'inaction dans laquelle on l'avait vu rester après plusieurs " de ses brillantes victoires, l'a fait soupçonner de n'avoir point eu envie de " finir la guerre, ne croyant pas pouvoir faire la même figure à la Cour qu'à " la tête de cent mille hommes. Quand il était question d'ennemis nul général " n'était plus brillant que lui, mais du moment que l'action était finie il voulait " presque autant s'occuper de ses plaisirs que des opérations de la campagne. "

(Mémoires du DUC DE BERWICK.)

" Marlborough, le prince Eugène et Luxembourg, sous Louis XIV, furent " les seuls capitaines qui devinèrent le mieux l'art stratégique. "

(L'ARCHIDUC CHARLES.)

" Je classerai les généraux en quatre catégories. Je rangerai dans la pre- " mière les généraux qui ont gagné toutes les batailles qu'ils ont livrées. La " première place dans l'opinion leur appartient incontestablement. Mais le nombre

Promptitude de décision, sûreté et justesse de coup d'œil, unissant la prudence à l'extrême audace, rare pénétration d'esprit et de jugement, activité prodigieuse, énergie physique secondant merveilleusement les facultés intellectuelles les plus hautes, jamais indécis; imagination fertile en expédients, tel était Luxembourg; il réunissait toutes les qualités qui font le grand capitaine.

" en est si petit, qu'à peine on peut trouver leur nom. Dans l'antiquité je ne vois qu'Alexandre et César. Les généraux grecs, qu'un nom illustre décore, comme Épaminondas et Miltiade, ont dû toute leur célébrité à une ou deux actions.

" Dans les temps modernes, je ne vois que Gustave Adolphe, Turenne, Condé, Luxembourg et Napoléon jusqu'en 1812".

(MARMONT, de l'esprit des institutions militaires.)

" Luxembourg grandissait sur le champ de bataille. Il voyait tout, et savait tirer parti de toutes les circonstances avec un sang-froid égal à son intrépidité. Il réussissait à force de génie, d'opiniâtreté, de sang et de valeur française.

" Les hommes supérieurs disparurent tous à la fin du 17^e siècle et l'absence de génie et de vigueur devint frappante dans la cour vieillie de Louis XIV."

(SISMONDE DE SISMONDI.)

" Le roi n'a point eu de général qui ait été en même temps plus redoutable à ses ennemis, plus agréable aux soldats, plus ferme et plus hardi dans ses entreprises. Ce sont là les qualités d'un guerrier parfait. Il avait une facilité de génie surprenante à gouverner les grandes armées, à entreprendre et à soutenir avec fermeté les plus vastes combinaisons."

(MÉMOIRES DU TEMPS.)

" Il serait honteux de dire de lui que la peur n'a jamais paru sur son front. Disons que le trouble et l'embarras n'y ont pas même trouvé place. Il ne voyait le péril qu'avec mépris. Il voyait à Fleurus le péril de forcer en présence de l'ennemi le passage de la Sambre, et d'aller s'enfermer, pour combattre, entre la rivière et lui. Il le força cependant, il combattit, il vainquit. Il voyait à Leuze le péril d'affronter avec dix-huit escadrons toute la cavalerie ennemie, composée de soixante et douze escadrons. Il l'affronta, il la défit. Mais pour le bien connaître, il faut le voir dans ces deux derniers combats dont l'un fut le retour et comme l'image de l'autre. A Neerwinden il rendit le coup que l'on avait tâché en vain de lui porter à Steinkerque. On avait voulu le surprendre; il voulut surprendre à son tour. Avec quel succès! Cependant avec quels efforts!"

(LE P. DE LA RUE.)

" Luxembourg possède le génie des batailles; au milieu du feu son front s'illumine, il se trouve dans son élément, il voit clair, il devine. A ce point de vue il existe en lui du Condé, et son talent reflète les plus brillantes qualités du caractère français, l'activité, la spontanéité, l'élan. Il sait la tactique, le danger lui en dicte les plus heureuses applications. A Fleurus il tourne une aile de l'ennemi; à Leuze, sa réserve passe au travers de sa première ligne pour achever le combat, à Steinkerque, il refuse presque sa gauche; à Neerwinden, il s'acharne contre le point le plus fort de la ligne adverse et saisit pour ainsi dire le taureau par ses cornes: partout il prend son ordre de bataille avec une rapidité fort remarquable pour l'époque".

(DE LA BARRE DU PARCQ.)

Cependant, disons-le : il n'est rien de parfait ici-bas ; c'est une vérité vieille comme le monde. Les hommes du plus grand mérite et du plus vaste génie ont leur part de faiblesses humaines. Qu'on nous pardonne, mais nous avons toujours pensé qu'un homme accompli, s'il était possible qu'il existât, serait l'être le plus insipide, le plus insupportable et le plus malheureux de la terre. Luxembourg avait des défauts : on peut lui reprocher un certain manque de dignité ; il était grand *quemendeur* de grâces, ses mœurs n'étaient pas toujours irréprochables et il sacrifiait au beau sexe avec une ardeur infatigable ; en un mot, il était friand de places et passionné à l'excès. Que ceux qui n'ont pas autant de défauts que lui viennent lui jeter la première pierre !

Sans passions on ne fait rien de bon, de grand, de noble, de durable, surtout dans notre métier. Il y a de bonnes et de mauvaises passions. Les soldats les plus hardis, les plus courageux à la guerre sont ceux qui sont mûs par d'énergiques passions. L'histoire de tous les siècles est là pour l'attester. — “ Les sens ne s'agitent que par l'unisson, dit un vieil auteur, tout officier qui a l'âme passionnée et qui sait l'épancher à propos fait brûler de la même ardeur. Il faut en convenir, nous sommes des machines qui ne peuvent être utiles que pour autant qu'on les électrise. Zischa était de trempe à faire sentir la magie de cette vérité, aussi ordonna-t-il, qu'après sa mort on l'écorchât pour faire de sa peau un tambour, promettant la victoire contre ses ennemis toutes les fois, qu'au son de ce tambour, ses partisans iraient les combattre. Le succès justifia toujours cette promesse. ”

Et puis, où trouver un homme qui n'a ni passions, ni défauts ?

Le sage, le vertueux Turenne, lui-même, fut-il exempt de passions ? écoutons Voltaire : “ De même, quoiqu'on lui ait reproché sa défection dans les guerres de la Fronde ; quoiqu'à l'âge de soixante ans l'amour lui eût fait révéler le secret de l'état, quoiqu'il eût exercé, dans le Palatinat, des cruautés qui ne semblaient pas nécessaires, il conserva la réputation d'un homme de bien, sage et modéré, parce que ses vertus et ses talents qui n'étaient qu'à lui devaient faire oublier des faiblesses et des fautes qui lui étaient communes avec tant d'autres ! ”

On a beaucoup reproché au grand Condé et à Luxembourg d'avoir porté les armes contre la France; mais qu'on lise le règne de Louis XIV, par Voltaire, et l'on s'assurera que pendant les guerres civiles de la Fronde, la plus grande partie de la noblesse française a suivi l'exemple de ces grands hommes; nous nous bornerons à deux citations :

“ 1^o La guerre finit et recommença à plusieurs reprises; “ il n'y eut personne qui ne changea souvent de parti.

“ 2^o L'amour faisait et rompait les cabales. La duchesse “ de Longueville engagea Turenne, à peine maréchal de France, “ à faire révolter l'armée qu'il commandait pour le roi... Ce “ grand homme, infidèle alors par faiblesse, fut obligé de quitter en fugitif l'armée dont il était général, pour plaire à “ une femme qui se moquait de sa passion : il devint, de “ général de France, lieutenant de don Estevan de Gammare, “ avec lequel il fut battu à Rethel par le maréchal du Plessis-Praslin. ”

On peut encore accuser Luxembourg au sujet des excès qu'il a laissés commettre par ses soldats, notamment dans le pays de Waes qui fut en partie ravagé; il est vrai qu'il faut tenir compte de la manière dont on envisageait le droit des gens au 17^e siècle. Turenne fut accusé avec raison de faits identiques, plus graves même: l'incendie du Palatinat; la conduite des Prussiens dans le cours de la dernière guerre ne fut pas non plus très exemplaire sous ce rapport. En définitive, ruiner, brûler, détruire une contrée est un acte stupide autant que barbare et impolitique. Je défie qu'on me cite un exemple de guerre où faire le dégât (expression du temps) n'ait pas donné lieu à ceux qui l'avaient ordonné ou toléré de s'en repentir amèrement.

Il n'est même pas exact que l'incendie de Moscou ait autant profité aux Russes qu'on l'a prétendu; quelques auteurs moscovites semblent le blâmer et Annikoff dit tout net que cette destruction ne fut pour rien dans les raisons de l'évacuation. Il était du reste dans l'intérêt des Français d'exagérer l'influence de cet événement sur l'issue fâcheuse de la campagne de 1812.

DISCIPLINE. COMMENT IL SAVAIT LA MAINTENIR

La discipline est l'âme du service : Luxembourg savait la maintenir à tout prix; voici, à ce sujet, un acte de vigueur qu'il posa en 1653, à Bellegarde, dont il dirigeait le siège.

Un jour, des soldats s'étaient révoltés contre certaines exigences du service; aussitôt, suivi d'un gentilhomme et d'un sergent, il se rend sur les lieux du désordre. A son approche, les mutins redoublent leurs cris et leurs menaces; loin de paraître intimidé d'un tel accueil, Luxembourg tire son épée et s'avancant sur un soldat qui semblait être le chef de la sédition, il la lui passe au travers du corps. Ce trait de hardiesse contint les autres dans le devoir¹.

SON DÉSINTÉRESSEMENT

Luxembourg possédait cette vertu à un haut degré. Ce général qui, toute sa vie, avait fait la guerre avec le plus grand succès dans les pays les plus opulents de l'Europe, méprisa tellement le soin de s'enrichir qu'il ne laissa à ses enfants d'autre héritage que la gloire de son nom et le souvenir de ses victoires; ils se virent obligés de renoncer à sa succession.

La générosité d'un chef de cavalerie est à nos yeux une des qualités qui sont inhérentes à l'esprit de cette arme; c'est à coup sûr, une de celles qui établissent le mieux la popularité et qui lui attirent le plus de sympathies, et cependant, de nos jours, combien elle est rare!... " Vous n'avez jamais vu d'homme " de cette bonté et de cette magnificence; il est encore plus à " ses amis et plus aimable à la tête de sa formidable armée " qu'il ne l'est à Paris et à Versailles "; Voilà ce que Racine écrivait du maréchal à Boileau, le 22 mai 1692.

SON ÉNERGIE MORALE

Ce fut à la bataille de Neerwinden que le maréchal montra de quelle force d'âme il était doué²: lors de la 3^e attaque de ce

¹ En 1831, à Gand, le brave général comte Capiaumont, l'un de nos plus glorieux vétérans, a posé un fait identique à celui que nous venons de citer et il s'en trouva parfaitement bien.

² " Il y combattait à la manière des anciens héros de sa race, c'est-à-dire

village célèbre, tout pliait sous ses coups, il pressait l'ennemi, il le poursuivait au milieu des plus affreux périls, déjà il avait eu un cheval tué sous lui, un autre blessé : les officiers effrayés pour les jours d'un général dont dépendait le salut de l'armée le pressent en vain de ménager une vie si précieuse à la France : en vain le duc de Montmorency, son fils aîné, plus effrayé encore, le conjure de s'arrêter; à l'instant même part des retranchements ennemis une horrible décharge; tout ce que put faire ce vaillant jeune homme fut de se jeter sur le maréchal et de le couvrir de tout son corps; la piété du fils sauva le père; Montmorency fut atteint d'une balle qui aurait tué le maréchal; une demi seconde plus tard Luxembourg eut la poignante douleur de voir emporter son second fils qui, en forçant une barricade venait de recevoir à la cuisse une blessure très grave qui le mit hors d'état de continuer à servir.

Dans ces terribles instants, le maréchal oublia qu'il était père, pour ne se souvenir que des devoirs du général; il parut dans cette sanglante journée quelque chose de plus qu'un homme; volant partout, encourageant tout, conduisant les bataillons et les escadrons à la charge; la fortune seconda enfin ses efforts, et il parvint à se rendre maître du village alors que tous désespéraient du succès.

SON URBANITÉ

Il nous a toujours semblé, — est-ce par suite de la haute opinion que nous nous formons de la cavalerie, et conséquemment par esprit de corps, — que tout chef devait être un modèle de calme, de noblesse, d'urbanité et de distinction. Malheureusement, et cela se voit dans toutes les armées, il n'en est pas toujours ainsi, et convenons que, sous ce rapport, les autres armes comprennent et pratiquent beaucoup mieux que la nôtre ce sentiment de dignité qui, en rehaussant la valeur morale du chef, élève aussi la réputation d'une brigade ou d'un corps, donne une grande confiance aux subordonnés et rend le service facile et léger.

Il arrive donc que parfois, quelques officiers croient faire

“ au milieu de ses enfants dont le plus jeune, à seize ans, y faisait sa seconde campagne ”.

(Le P. DE LA RUE.)

acte de vigueur en se servant d'un langage brusque envers leurs inférieurs; ils s'imaginent qu'ils leur imposeront ou obtiendront de meilleurs résultats par cette manière d'agir; c'est une erreur: ils ne produisent que le dégoût et pis encore. " On aime difficilement, dit un auteur dont j'ai oublié le nom, les personnes que l'on ne voit que pour se faire craindre et obéir, qui ne vous parlent que pour vous contrarier et dont la bouche n'a jamais été que la source de vos peines et de vos chagrins. " D'un autre côté, ce procédé est d'un fâcheux exemple; il n'est que trop d'esprits faibles ou ambitieux toujours disposés à imiter leurs chefs, même dans leurs écarts.

" Les officiers qui servent le mieux, dit de Brack, sont ceux qui brusquent et crient le moins, et qui font faire le plus. "

La grossièreté est ordinairement l'apanage de l'ignorance et de la présomption; par conséquent elle est indigne d'un officier.

S'il est une arme qui doive se distinguer par le tact, le savoir-vivre, en même temps que par l'énergie et l'intelligence de ses chefs, c'est, à coup sûr, la cavalerie. Or, le calme et le savoir-vivre excluent la colère, la précipitation, la vanité et par suite les expressions déplacées, les observations intempestives et les réprimandes devant la troupe.

Si dans les manœuvres du camp, par exemple, où ils sont appelés pour s'instruire aussi bien que leurs subordonnés, des chefs s'oublient à ce point, que sera-ce donc dans les moments de crise où le sang-froid, la réflexion et l'initiative sont de rigueur?

Luxembourg tenait une autre conduite; il n'est pas un historien qui, tout en s'occupant des grands événements de sa vie, ne se soit complu à faire ressortir la rare bienveillance de son caractère, son égalité d'humeur, le soin qu'il mettait à ménager la susceptibilité de ses inférieurs, sa politesse exquise, l'art qu'il avait de se faire aimer et respecter; toutes choses qui constituent l'officier gentilhomme¹.

¹ " Il ne lui fallait point pour s'attirer le respect, appeler à son secours la pompe et la fierté. Il ne lui fallait point pour maintenir la discipline, employer la dureté, la rigueur; ni pour engager le soldat aux exécutions difficiles, user de force et d'autorité. Toutes ces qualités, nécessaires au commandement, étaient en lui renfermées dans un air de popularité, noble et militaire, qui lui était naturel. Par là il était si bien entré dans les cœurs, qu'avec une parole obligeante ou familière, il y portait en un moment le cou-

SON HUMANITÉ.

Après la victoire de Leuze, ce fût aux blessés des deux armées qu'il songea tout d'abord.

A Fleurus, les premiers soins de Luxembourg, après la déroute des alliés, furent pour les blessés dont il visita et consola les principaux, sans distinction d'amis ou d'ennemis; il traita les prisonniers avec toute la générosité et tous les égards dont un vainqueur peut être capable. On ne remarque ce trait que parce que la guerre ayant été jusqu'alors cruelle et atroce, surtout de la part des alliés qui cherchaient à venger l'incendie du Palatinat, le maréchal avait pour principe de ramener les ennemis et les Français mêmes à des sentiments plus nobles et plus humains ¹.

SA FIERTÉ

Si comme Condé, Luxembourg porta les armes contre sa patrie, du moins il fit voir, d'une manière éclatante, que le dévouement pour son ami en fut la seule cause; car, quand il fut grâcié par la paix des Pyrénées, et qu'il rentra dans sa patrie, en 1660, le roi d'Espagne lui ayant envoyé 60,000 écus, comme une récompense de ses services il les refusa avec une noble fierté: "Je n'ai jamais entendu, dit-il, être au service de l'Espagne; je ne recevrai de bienfaits que de la main de mon roi." Luxembourg cependant n'était pas riche.

IL HARANGUAIT SES TROUPES AVANT LE COMBAT

D'ordinaire, avant la bataille, le maréchal parcourait les

"rage et la confiance qui régnait dans son propre cœur. Il faisait disparaître
"en se montrant le péril de l'assaut, la difficulté du combat, la peine et le
"travail des marches précipitées au travers des pays impénétrables jusqu'alors.
"Ils savaient que par quelque fatigue et quelque route que ce fût, il les menait
"à la gloire et jamais ils n'étaient trompés." (P. DE LA RUE.)

¹ "Oubliait-il, dit éloquentement le même auteur, les devoirs de la charité?
"vous louez le chrétien tendre aux besoins des miséricordes, assidu à secourir les
"mourants, zélé pour l'honneur des autels; louez donc le général qui, sortant
"du champ de bataille, accablé de fatigue et couvert de sang, donne ses
"soins à faire séparer les vivants d'avec les morts, à recueillir les restes lan-
"guissants de ces généreuses victimes de la gloire de l'état, à leur hâter, par
"des ordres empressés dans tout le pays d'alentour, les secours spirituels des
"ministres de l'Évangile".

rangs de son armée et exhortait le soldat à combattre avec une fermeté digne du nom français. En voyant paraître son vaillant général monté sur un cheval ardent et rapide, le soldat qui avait une extrême confiance en lui ne pouvait contenir sa joie et il la faisait éclater par des cris de : Vive le roi, qui déjà semblaient présager la victoire. A la 3^e et terrible attaque de Neerwinden, s'apercevant qu'une certaine hésitation se manifestait dans ses troupes, Luxembourg prit alors son chapeau à la main et parcourut les lignes en s'écriant : Soldats, souvenez-vous de la gloire de la France ! Cela nous rappelle l'un des plus brillants soldats du premier empire : le colonel Van Remoortere. En 1831, le 12 août, au bivouac sous Louvain, alors que le canon hollandais grondait du haut des collines de Looweg, il crut, un instant, que le moment de conduire ses chasseurs à l'ennemi était arrivé ; calme et fier, il parcourt les rangs, accentue son langage si pittoresque, si riche en paroles énergiques. Possédant le souffle de la véritable éloquence militaire, son style rapide et nerveux fait tressaillir ses hommes. Qu'il est difficile de haranguer de la sorte ! Et l'attitude guerrière de Van Remoortere, quelle grande, quelle noble confiance ne plaça-t-elle pas en lui et dans le 1^{er} régiment de chasseurs dont il avait le commandement ! Trois fois il sollicite l'honneur de charger, mais, hélas ! ce fut en vain ; la retraite était déjà décidée...

Le 13 août 1831 l'armée hollandaise s'établissait à Louvain, mais, le même jour, les avant-postes de la cavalerie française, précédant le corps d'armée du maréchal Gérard, arrivaient à Hamme (2 lieues sud de Louvain) et débordaient le flanc gauche du prince d'Orange qui, à son tour, fut obligé le lendemain de reprendre la route de la Néerlande.

Le 15 novembre 1832, la noble armée française, sous le commandement du même maréchal, pénétrait de nouveau en Belgique pour sauver une seconde fois notre nationalité et consolider notre dynastie. En réalité, c'est à la France que la Belgique est redevable de 42 années de bien-être, de calme et de liberté.

ÉCRITS DE LUXEMBOURG

Comme le maréchal de Saxe, Montecuculi, le prince de Berwick, le maréchal de Puysegur, Turenne, Catinat, Villars,

etc., le duc de Luxembourg n'a malheureusement pas laissé de manuscrits sur ses campagnes ou sur l'art de la guerre. Le frère du marquis de Feuquières dit dans la préface des mémoires de ce dernier : " Il n'admirait pas moins dans Luxembourg les " vastes connaissances. Ce général si terrible un jour de bataille " lui communiquait ses pensées. De Feuquières en avait reçu " de grandes instructions. "

Sans aucun doute, le marquis de Feuquières se sera plus d'une fois inspiré, dans le cours de ses remarquables mémoires, des grandes instructions et des vastes connaissances de celui qu'il estimait tant et dont il a raconté les campagnes avec enthousiasme. Luxembourg est peut-être le seul qui ait échappé à son penchant pour la critique.

Le maréchal connaissait trop bien la guerre; il la faisait avec trop de bon sens et d'esprit de suite dans les idées, pour que nous ne regrettions pas vivement qu'il ne nous ait transmis les leçons de sa haute expérience et le récit de ses immortels combats.

Ses dépêches à Louvois, ses rapports au roi, quelques écrits dont la famille de Montmorency est en possession, son mémoire justificatif, voilà tout ce que nous possédons de lui.

IL PERFECTIONNE SON INSTRUCTION A BRUXELLES

De tous les généraux français, Luxembourg était celui qui connaissait le mieux les mœurs, les coutumes, le sol, les ressources et l'industrie de la Belgique. Cette connaissance lui fut extrêmement utile dans le cours de ses opérations militaires.

Les succès de tout genre qu'il obtint en 1656 et 1657, à la cour brillante de don Juan d'Autriche, alors que Bruxelles était le rendez-vous de toutes les nations de l'Europe, ne l'empêchèrent pas d'être l'hôte assidu de nos magnifiques bibliothèques et de dévorer tout ce que les anciens et les modernes ont écrit sur l'art si funeste et si grand de la guerre, art que la méchanceté, les intérêts et les passions des hommes ont toujours rendu nécessaire; il perfectionnait les connaissances qu'il puisait dans les sources peut-être trop négligées aujourd'hui, par l'expérience et la conversation de Condé qu'il ne quittait pas plus dans la vie privée que dans les combats; il

acquies, en peu de temps, une telle capacité que les Espagnols le regardaient comme le général le plus à même de remplacer le duc d'Enghien.

Avoir une connaissance parfaite du théâtre de la guerre, c'est-à-dire de la province ou de la frontière sur lesquelles on est appelé à opérer, est une chose absolument nécessaire à un chef de cavalerie; que la veille d'une bataille, au feu du bivouac, il examine avec un soin minutieux, sur une carte exacte et établie sur une grande échelle, le terrain sur lequel l'action va se dérouler, c'est bien, mais cela ne suffit pas. Il faut qu'il se soit préparé par des études consciencieuses à ce dernier travail; alors ses coudées seront plus franches, son coup d'œil plus sûr, ses combinaisons plus vastes, en un mot, l'ordre, l'habileté, l'ensemble, la résolution présideront mieux à ses dispositions et à ses mouvements. "Qu'il se rappelle, dit Carrion-Nisas, qu'à Fleurus, en 1690, un pli de terrain habilement observé et mis à profit, donna la victoire à Luxembourg, et qu'à Luzzara (1702) une ondulation imperceptible à l'œil devint un piège au moyen duquel l'armée française fut sur le point de périr tout entière sans combattre."

UTILITÉ DE LA LECTURE DES FAITS DE GUERRE DE LUXEMBOURG

Nous plaignons l'officier de cavalerie qui pourrait rester indifférent à la lecture des campagnes de Luxembourg : cela témoignerait qu'il a peu de goût pour sa profession et qu'il ne sait pas apprécier ces grands faits qui ont illustré l'un des meilleurs généraux de cavalerie de l'Europe.

Pour notre part, nous professons une haute estime pour ceux qui nous ont précédé dans la carrière des armes, et surtout pour ceux qui, dans toutes les situations de la vie, ont conservé le feu sacré et ne se sont pas laissé abattre par la calomnie, l'injustice et l'adversité. C'est d'une main pieuse que nous feuilletons ces pages de leur histoire; on y trouve le récit de leurs faits et gestes; on s'instruit à leurs maximes, on s'élève à leur exemple; on apprend à être moins orgueilleux et à être plus fier de son noble métier. Ah! qui n'aurait voulu vivre à cette époque où l'existence était si courte et si glo-

rieuse, où les combats à l'arme blanche et non à coups de boulets avaient ce côté chevaleresque qui plaît tant aux cœurs braves et sincères !

L'histoire des campagnes de Luxembourg est une étude extrêmement pratique, instructive et féconde pour un officier de notre arme, et principalement pour celui qui est né en Belgique. C'est dans notre petit pays, ce champ clos des diverses armées depuis César, que le maréchal s'est immortalisé ainsi que ses vaillants soldats. Ces campagnes ont donc pour nous un puissant intérêt, puisque nous pouvons vérifier, et pour ainsi dire de visu, le terrain sur lequel les combinaisons si variées, les mouvements tactiques de ce grand homme ont reçu leur application.

Pour nous, ce n'est jamais sans émotion que nous avons visité et parcouru ces lieux mémorables : voici Fleurus, Leuze, Steenkerque, Neerwinden ! Quel silence a remplacé sur ces vertes collines le bruit des armes qu'elles répercutaient autrefois ! Les traces éphémères des hommes sont effacées depuis longtemps et de tant de faits belliqueux il ne reste que le souvenir transmis par l'histoire.

Luxembourg a sillonné la Belgique dans tous les sens, il connaissait parfaitement bien la topographie de nos provinces et l'on peut dire que nul homme de guerre n'en a tiré un meilleur parti que lui. L'heureux choix de ses campements, de ses bivouacs, la prompte et juste appréciation des localités sur lesquelles il abordait l'ennemi ou se défendait contre ses attaques, la savante combinaison de ses belles marches font encore aujourd'hui l'admiration de tous les militaires distingués.

OFFENSIVE ET DÉFENSIVE

Luxembourg savait admirablement bien et en dépit de tous les obstacles provenant soit du ministre Louvois, soit du terrain, soit des projets ou des manœuvres de ses ennemis, adopter sur le champ l'ordre qui convenait au génie particulier de sa nation, à l'esprit de notre arme et surtout à sa nature ardente : nous avons nommé l'ordre offensif. — Feuquières s'exprime ainsi à ce sujet : " L'objet principal d'un général,

“ dans quelque espèce de guerre qu’il se trouve engagé doit
 “ toujours être de la faire offensive, parce que c’est l’espèce
 “ qui se soutient le plus facilement et avec le plus d’avantages
 “ pour son pays. ”

Cependant la guerre défensive était loin d’être étrangère à ce grand capitaine : il le prouva à l’évidence sur les bords de la Meuse (en 1692), alors qu’il était chargé, par Louis XIV, d’empêcher le passage de cette rivière par le prince d’Orange. Chose prodigieuse ! il sut merveilleusement utiliser sa nombreuse cavalerie sur les bords de cette rivière sinueuse, dans un pays accidenté et alors très-boisé ; il résolut donc le problème qui aujourd’hui encore offre tant de difficultés à notre arme. Le maréchal sut contenir pendant quinze jours, une armée de 80,000 hommes dont la plus grande partie était composée d’une infanterie aussi manœuvrière qu’elle était aguerrie ; de plus, il avait pour adversaire un général aussi rusé qu’il était habile et entreprenant.

DES MOUVEMENTS TOURNANTS. — LE KRIEGSSPIEL, ETC.

Les mouvements tournants que les adorateurs du succès, quand même, voudraient attribuer uniquement aux Prussiens, ont été exécutés à toutes les époques et dans presque tous les pays, mais celui de l’espèce que le duc de Montmorency-Luxembourg conçut instantanément et mena à si bonne fin, lors de la célèbre bataille de Fleurus, est un chef-d’œuvre d’audace, de réussite et de génie¹. — Turenne, à la bataille des Dunes ordonna au général Castelnau un mouvement de ce genre : il fut également exécuté avec énergie et donna la victoire aux Français.

Ces mouvements décisifs doivent, autant que possible, être confiés à la cavalerie : leur effet moral est ainsi doublé ; ils doivent réussir quand le chef, sait tirer de son cœur et de son génie le feu propre à nous animer. La victoire est fille de la confiance.

Les fameuses instructions pour le *Kriegsspiel* dont on fait tant de bruit aujourd’hui sont encore d’origine française ; le

¹ “ La brillante manœuvre que Luxembourg exécuta à Fleurus est la plus
 “ hardie dont on ait ouï parler depuis les Anciens. ” (FOLARD).

savant et judicieux maréchal de Puysegur nous le prouve; en effet nous lisons dans son Art de la guerre :

“ La théorie de la guerre peut s’enseigner par la parole,
 “ par les écrits, par des figures tracées soit sur le papier, soit
 “ sur un terrain, et encore mieux, en ce qui concerne le mou-
 “ vement des armées, par de petites figures matérielles de batail-
 “ lons et d’escadrons, de la grosseur d’un ponce, plus ou moins,
 “ et attachés ensemble par de petits liens brisés, pour exprimer
 “ et représenter par les mouvements qu’on leur donne, ceux
 “ que l’on doit donner réellement à des bataillons et escadrons
 “ et par conséquent à des armées entières. Non seulement ce
 “ dernier moyen est le plus prompt, mais il est le plus sûr
 “ et le plus facile pour bien faire comprendre et démontrer
 “ ces différents mouvements dans toutes leurs différentes com-
 “ binaisons, ce qui est bien difficile dans les armées mêmes,
 “ parce que la plupart des mouvements ne peuvent s’y voir
 “ d’un bout à l’autre, non plus que les pays où marchent les
 “ colonnes, ni le nouveau camp où elles vont, ni la position où
 “ est l’armée des ennemis, ni leurs places de guerre, quoique
 “ la marche d’une armée doive être dirigée sur toutes ces
 “ considérations; c’est ce qui fait que l’on doit aussi avoir
 “ recours à des cartes particulières, plus détaillées et dessinées
 “ sur de plus grandes échelles que les cartes ordinaires, ou
 “ même représentées en relief, sur lesquelles les petites figures
 “ dont j’ai parlé étant mises en mouvement, on conçoit de
 “ quelle manière une armée que l’on y a représentée en bataille
 “ doit se partager, et pourquoi la marche doit être réglée d’une
 “ façon plutôt que d’une autre et ainsi de tous les autres
 “ mouvements de guerre. ”

Cette théorie, qui remonte à la fin du 17^e siècle, a également servi de base à l’étude des cartes prescrite par la circulaire ministérielle du 1 avril 1872; pas plus que les Prussiens nous nous gardons bien d’indiquer la source où nous puisons nos soi-disant inventions.

Cette tendance à attribuer aux Allemands une prépondérance marquée dans l’art de la guerre est signalée par de la Barre Duparcq, dans ses Portraits Militaires : “ Turenne, dit-il, remit en crédit
 “ un ordre de bataille connu des anciens : cet ordre de bataille

“ fut le plus souvent l'ordre oblique, avec débordement de l'aile
 “ ennemie. Et c'est pourquoi, il a droit à une grande part des
 “ éloges prodigués, dans le siècle suivant, à Frédéric-le-Grand
 “ pour sa prétendue invention de l'ordre oblique. ”

En général, tout ce que les français ont eu l'air ou la manie d'emprunter aux étrangers était chez eux. L'amour de la nouveauté les a portés beaucoup trop loin dans l'étendue illimitée des systèmes et des calculs.

“ Jusqu'au règne de Frédéric II, dit le comte de la Roche-
 “ Aymon, les armées françaises avaient servi d'exemple à toutes
 “ les autres armées de l'Europe; elles avaient hérité de cette
 “ prééminence des troupes espagnoles, qui les premières, avaient
 “ mérité l'honneur d'offrir longtemps des modèles à toute l'Eu-
 “ rope. Depuis lors les armées françaises ont reconquis cette
 “ glorieuse et antique prééminence; c'est une des prérogatives
 “ de la victoire, de voir son influence survivre aux désastres
 “ mêmes qui la suivirent. ”

LA CAVALERIE SOUS LUXEMBOURG

Ce fut sous Louis XIV, dit le général Bardin, que la cavalerie se forma en brigades de 10 à 12 escadrons; on donnait le nom de cavalerie légère à tout ce qui ne faisait pas partie de la gendarmerie, (fondée sous Charles VII), aux carabiniers, aux hussards. Les dragons créés au 16^e siècle ne furent organisés que sous Louis XIV, par les soins du maréchal de Boufflers; ils combattaient à pied ou à cheval; ils firent d'abord partie de l'infanterie. Louis XIV les mit dans la cavalerie. En 1690, il y avait en France 48 régiments de dragons. — Les régiments comptaient 5 ou 6 escadrons, subdivisés en 10 ou 12 compagnies. — Chaque escadron avait six officiers et six sous-officiers; le régiment un colonel, un lieutenant-colonel et un major. A la tête de la cavalerie se trouvait un colonel général, qui était un des plus grands personnages du royaume.

Pour parvenir aux brillants résultats que le maréchal obtint avec la cavalerie, il fallait nécessairement qu'il connût à fond le passé, l'organisation, la manière d'évoluer et tous les moyens d'action de notre arme. Il est hors de doute que ce grand homme lui imprima une nouvelle et vigoureuse impulsion, une discipline plus intelligente et mieux en rapport avec le caractère

de la nation, une confiance illimitée dans sa force irrésistible et son puissant effet moral; qu'en un mot, il la mit sur un pied tel qu'elle put dorénavant figurer avec honneur sur le champ de bataille. Malheureusement, l'histoire se tait sur la nature des progrès réalisés à cette époque; elle s'est bornée à enregistrer les faits accomplis, à la façon magistrale dont notre incomparable peintre posait les larges traits de sa signature :

L. L. Rubens.

mais ces faits sont tels
que nous pouvons ap-
pliquer à Luxembourg
ces belles paroles de
George de Pimodan :

*“ Un homme de cœur et de génie saura toujours tirer un splendide
“ parti de la cavalerie.”*

Un des plus beaux titres à la gloire d'Annibal est bien certainement celui d'avoir habilement manié la cavalerie; sous ce rapport Luxembourg n'a rien à envier au héros carthaginois.

Comme chef de cavalerie, seul le grand Condé pouvait disputer au maréchal la palme de l'audace et du mérite.

Doué de l'esprit d'à-propos, d'un jugement qui voyait d'un coup le danger et la ressource, avide de gloire, aussi rapide dans la conception qu'il était résolu et tenace dans l'exécution, d'autant plus opiniâtre dans l'attaque qu'il avait pour principe constant de ne jamais la faire sans avoir une forte réserve, sachant que la célérité des mouvements à la guerre est le mérite suprême, Luxembourg, comme nous l'avons déjà fait remarquer, n'ignorait rien de ce qui concernait notre arme; autant il savait la ménager avec un art infini, autant il était prodigue de son généreux sang dès qu'il était question d'ouvrir le combat, de secourir les autres armes, de culbuter l'ennemi et d'assurer la victoire.

Sous Luxembourg la cavalerie était en grande estime et renom, parce qu'elle rendait des services immenses et qu'elle était aussi appréciée des autres armes que de son belliqueux chef. Des princes de sang et la fleur de la noblesse française brillaient dans les rangs de notre arme et briguaient l'honneur de combattre sous les yeux de notre héros.

Les marches nombreuses et rapides, les fourrages et leurs soutiens, l'escorte des convois, les reconnaissances à longue distance, les fréquentes escarmouches, le va et vient continuel des cantonnements, la guerre des partisans et des avant-postes avaient

stylé et aguerri les cavaliers, ils étaient au fait des finesses de la guerre de détail, ils montaient des chevaux habitués à la fatigue et aux privations, en sorte qu'après une longue traite, comme celles qui précédèrent les batailles de Fleurus, de Leuze et de Neerwinden, ils pouvaient charger et combattre avec autant d'ardeur que de succès.

On se demandera comment, à chacune de ses campagnes, Luxembourg pouvait disposer d'un si grand nombre d'escadrons, mais outre qu'il savait ménager sa cavalerie, il se préoccupait sans cesse du soin d'assurer ses fourrages et de la cantonner dans les localités les plus fertiles. D'une autre part, l'infatigable ministre de la guerre Louvois, bien qu'étant son ennemi personnel, s'entendait merveilleusement à créer des corps d'armée et surtout à assurer leurs vivres et leurs fourrages, principalement au début de la campagne. Puis on n'ignore pas que Colbert facilita beaucoup les remontes en établissant des haras royaux sur quelques points de la France, et encouragea par tous les moyens possibles l'élève des chevaux¹.

CAVALERIE CANTONNÉE

La cavalerie de Luxembourg avait un avantage, — dont celle du prince d'Orange jouissait du reste, — elle était presque toujours cantonnée dans les meilleures localités de notre pays. Si la discipline est quelque peu relâchée dans les cantonnements de longue durée, cet inconvénient inévitable est compensé par d'autres avantages.

Et tout d'abord, le cheval est mieux nourri, souvent mieux abrité et repose avec plus de tranquillité.

Les cantonnements sont une excellente école pour notre arme, et à cet égard, il est regrettable que comme en Autriche, où presque toute la cavalerie est cantonnée, ce système ne soit pas dans les mœurs de notre pays.

¹ " Il ne faut pas oublier, dit Voltaire, l'établissement des haras en 1667. Ils étaient absolument abandonnés auparavant, et ils furent d'une grande ressource pour remonter la cavalerie. Ressource importante, depuis trop négligée ".

" Colbert fit acheter au compte de l'Etat les chevaux pour la cavalerie; jusque-là les capitaines se chargeaient des remontes, et naturellement elles devinrent meilleures et moins coûteuses à l'Etat. " (GÉNÉRAL BARDIN)

En cantonnement, le cavalier apprend à se suffire à lui-même, à se plier aux circonstances ainsi qu'aux événements, à mieux soigner et diriger son cheval, à en faire plus de cas; il jouit de plus de bien-être matériel, par exemple sa solde est plus élevée, etc.; il a une certaine indépendance, il n'est plus renfermé dans des locaux à l'aspect morne et sombre; il est appelé à avoir plus d'initiative et de décision; il est mis en contact fréquent avec des personnes de toute condition; l'esprit social et pratique se développe en lui; tout contraste avec la vie fastidieuse et écœurante des garnisons; en un mot, c'est à cette école que le cavalier se forme le plus rapidement et le mieux, c'est là qu'on peut le perfectionner au service le plus important de notre arme : celui des avant-postes.

Le maréchal Bugeaud, cet esprit si distingué et si éminemment pratique, a publié un opuscule intitulé : *De l'établissement des troupes à cheval dans les grandes fermes*; nous en extrayons ces passages : " Enfin, je citerai la cavalerie suédoise, " qui toute, hors le régiment de la garde, est établie dans des " fermes très multipliées, parce qu'elles sont très petites. Je " citerai encore les colonies de cavalerie russe, la cavalerie can- " tonnée de l'Autriche, et les Arabes qui fournissent une bonne " et nombreuse cavalerie, quoiqu'ils n'aient aucun grand établis- " sement, quoiqu'ils aient une culture nomade et qu'ils ne fassent " aucune provision de fourrages pour nourrir leurs chevaux.

" C'est encore une économie, que ce bien-être et cette " vie régulière que les officiers, sous-officiers et soldats trouve- " raient dans les fermes. Leurs mœurs seraient meilleures, leur " santé plus robuste; il y aurait moins de journées d'hôpitaux; " surtout ils seraient plus propres au métier de la guerre. "

" Quand il verra sa belle, (l'occasion) il devra baisser la " main pour se porter à toutes jambes dans l'endroit défec- " tueux, prendre les premières troupes qu'il trouve à portée, " les faire avancer rapidement et payer de sa personne; c'est " ce qui gagne les batailles et les décide. " Ce conseil du maréchal de Saxe s'adresse surtout aux généraux de cavalerie; avec quel entrain Luxembourg savait le mettre en pratique ! Que de fois on l'a vu faire l'office de vaillant soldat et de savant capitaine !

Au moment de faire mettre le glaive à la main à sa cavalerie pour aborder l'ennemi, Luxembourg ordonnait qu'on élevât haut et ferme les étendards des régiments. Aujourd'hui on les cache honteusement et avec soin dans les fourgons. Comment voulez-vous inspirer l'amour de la gloire et le mépris du danger à vos cavaliers, si l'emblème de l'honneur, orné des couleurs de la patrie, lequel doit les mener à la victoire ou les rallier dans un moment suprême ne brille pas à leurs regards? A-t-on oublié les nombreux actes de dévouement et d'héroïsme que la défense d'un drapeau ou le désir de l'illustrer ont fait naître dans les armées? C'est l'honneur, c'est la gloire qui développent le caractère du soldat. Honneur! voilà la devise de nos étendards!

Le cavalier est le soldat qui est le plus susceptible d'enthousiasme. Luxembourg le savait bien, surtout quand à la tête de ses escadrons il donnait l'exemple de l'élan, de l'audace et de la vigueur. Toujours le cavalier se modèle sur ses chefs; puis le cheval par sa nature impressionnable et la rapidité de ses mouvements lui communique une sorte d'ivresse qui augmente naturellement dans le tumulte de la bataille. "Savoir profiter de ce moment d'ivresse, dit de Brack est un grand art."

Dès que le cavalier charge, il est souvent entraîné — quelquefois malgré lui — au milieu des ennemis; il a alors moins conscience du danger, et dans le moment qu'il sabre ou pointe pour défendre ses jours et terrasser son adversaire. "La mort, fait remarquer le général de Bismarck, perd ce qu'elle a de terrible et la victoire parée de tout son éclat apparaît seule à l'âme exaltée du combattant."

Nous lisons dans la savante brochure qui a pour titre : Lettres du général *** à Monsieur X, lieutenant de cavalerie : "En un mot, la cavalerie a reçu en partage tout le rôle poétique de notre art. Prenez le mot dans le sens réaliste si vous voulez." Cela est vrai au point de vue du brio de ses allures, de l'esprit guerrier qui l'anime, de l'éclat de ses charges, mais rien de méthodique et de positif comme tout ce qui a rapport à son instruction élémentaire, aux nombreux détails qui la con-

cernent et à ses moyens d'action. Le cheval, par exemple, son principal élément de succès, est, quoiqu'en dise Buffon, puis les poètes, — ces grands chevaucheurs de chimères, — un animal peu intelligent et craintif au point de perdre le sentiment de la conservation, si inné dans tous les êtres. L'aspect inopiné d'un objet propre à l'effrayer le ferait se jeter dans un précipice s'il n'était contenu par une main ferme; jamais il n'affronterait le feu du canon ou la pointe des baïonnettes s'il n'avait les éperons résolument appliqués dans les flancs : eh bien, ce cheval réclame les soins les plus prosaïques¹.

¹ Que dira mon vénérable ami, M. le marquis de Sayve en lisant ceci ? Lui, si enthousiaste du cheval et qui m'a narré tant de faits intéressants au sujet de ce noble animal.... M. de Sayve parlait par expérience: ce beau, cet imposant vieillard qui porte si allègrement le poids de ses 88 ans, a été longtemps capitaine aide de camp du prince Eugène, sous l'empire; il a fait les campagnes d'Italie (1807 et 1808), d'Allemagne, de Russie, de France. Feu mon père avait combattu, et non sans éclat, pendant ces deux premières campagnes; j'étais donc parfaitement renseigné à cet égard. Ah ! leur souvenir, évoqué dans des circonstances que je n'oublierai jamais, firent battre de joie et de fierté le cœur de celui qui m'accueillait en gentilhomme et en soldat. C'était en janvier 1871, l'infortunée France se débattait sous l'étreinte d'un ennemi implacable; un gendre et trois des petits-fils du glorieux vétéran prodiguaient leur sang généreux pour la défense sacrée de la patrie; leurs nouvelles faisaient complètement défaut, les journaux rapportaient des choses sinistres de la lutte gigantesque et de la cruauté de l'ennemi; en un mot, on désespérait du salut de la France ! L'hiver le plus rigoureux déchaînait la tourmente autour du vieux manoir; dans l'intérieur on tressaillait au bruit du vent, car on songeait à ceux qui, mal armés, mal dirigés, privés de tout, dans leur pays ravagé et livré à l'épouvante, conchaient en ce moment sur la neige; souvent les membres de cette belle et religieuse famille française versaient des larmes amères. De quel cœur je compatissais à ces poignantes douleurs ! Dieu soit loué ! J'eus du moins la consolation de distraire et de raffermir mes sympathiques hôtes, soit par des chants consacrés à la gloire de la France, patrie de mon grand père; soit par les récits des combats émouvants livrés par Napoléon I^{er} ou par ses généraux; soit en parlant du cheval Bayard avec lequel le marquis avait fait les guerres d'Espagne et de Russie et qui, comme les coursiers homériques, était venu mourir à Clabecq à l'âge de 30 ans. (Une sorte de monument lui a été élevé dans le parc par son maître aimé : c'est une colonne brisée qui porte ces mots d'un côté; à *Bayard, Belgique* 1832; et de l'autre : *La Moskowa*, 1812.) Et moi, avec quel recueillement n'écoutais-je pas le vieux guerrier me racontant les exploits du passé et les détails les plus saillants de la vie de l'empereur, du prince Eugène, de Ney, de la Bédoyère, etc. !

Qu'on me pardonne d'avoir évoqué ce souvenir : C'est l'un des plus beaux de ma longue carrière militaire. L'estime des honnêtes gens nous est doublement chère à l'heure où l'injustice et l'adversité viennent nous frapper.

Le rôle de la cavalerie française au 17^e siècle fut extrêmement glorieux et remarquable. On sait la victoire de Rocroy, on sait que ce fut notre arme qui décida la bataille des Dunes et celles de Réthel et de Marsaille; nous dirons ce qu'elle fit sous Luxembourg. A présent voici un mot de Napoléon I^{er} jugeant Turenne; en parlant de la déroute de Mariendhal, il s'exprime ainsi: "Turenne lui-même eut peine à se sauver; mais après avoir traversé un bois qui se trouvait derrière sa ligne de bataille, il rencontra heureusement quelques uns de ses escadrons qui venaient d'arriver; il rallia, sur cette réserve sa petite armée et fit bonne contenance; il ordonna à son infanterie de faire sa retraite sur Philipsbourg, et, avec ce qu'il put rallier de sa cavalerie, il se dirigea sur la Hesse... Huit jours après sa défaite, Turenne se trouva ainsi, — grâce à sa cavalerie, — à la tête d'une nouvelle armée de 15,000 hommes."

La nature guerrière et active du maréchal le portait sans cesse à se mettre à la tête de la cavalerie; c'était son arme de prédilection; elle répondait à son caractère belliqueux, à ses aspirations ardentes. Il en faisait l'instrument de sa force et de sa renommée, il avait *bon* comme on dit dans notre vieux langage wallon, de s'exposer avec elle; toujours, il lui demandait de nouveaux services, de ces actions viriles, brillantes et décisives qui constituent le principal charme du récit des batailles.

Dès qu'il a parfaitement assuré la marche de ses canons, de son infanterie, il part en avant avec quelques escadrons qui se disputent la gloire de le suivre aux avant-postes, où il va reconnaître l'ennemi, sa position, etc.; il est le premier, pour ainsi dire, qui le tête; c'est sur son coursier qu'il médite les projets du lendemain.

Voyez-le à Fleurus, à Leuze et à Neerwinden, toujours il devance sa valeureuse armée, mais c'est pour lui choisir une position inexpugnable et pour lui préparer la victoire du lendemain.

La nature est logique autant qu'invincible. On se repentirait de vouloir modérer la fougue du cavalier, de compasser son caractère, de refroidir son esprit guerrier. Il lui faut une certaine

liberté de langage et d'allure; le subordonner à une tactique précautionneuse et méthodique est plus qu'une erreur, c'est un non-sens.

Une sage témérité confond presque toujours les hommes ordinaires qui ne peuvent pas toujours s'élever jusqu'aux idées des hommes de génie; ils traitent de folie ce qui dépasse le cercle étroit de leurs faibles imaginations.

Luxembourg faisait la guerre d'une façon vive et impétueuse; il avait accoutumé le soldat et l'officier à ne rien trouver d'impossible sous ses ordres. Presque toujours sa cavalerie était très rapprochée du champ de l'action et dès qu'il entrevoyait la possibilité de l'employer à propos il la prodiguait sans hésiter. Les chefs de cette arme avaient la noble habitude de donner l'exemple. Ils affrontaient la mort avec une rare intrépidité. A Leuze le comte De Neuchel commandant la Maison de Roi est tué; à Fleurus le général marquis de Gournay commandant la cavalerie de l'aile gauche est frappé à mort; à Steenkerque le comte de Tilladet commandant le gros de la cavalerie est tué; à Neerwinden une foule d'officiers supérieurs, parmi lesquels on compte des princes de sang, sont grièvement blessés; ces faits prouvent surabondamment que la cavalerie du maréchal n'était nullement ménagée.

“ Les corps de dragons, dit le père Daniel, sont magnifiques et nombreux, et leur valeur si grande qu'il est peu de régiments de dragons qui n'aient perdu leur mestre de camp (colonel) devant l'ennemi : aussi le Comte de Saint-Florentin, à la journée de Steinkerque, en 1692, mourut à la tête du Royal-dragons. M. de Saint-Mars qui lui succéda fut tué à la bataille de Neerwinden; le chevalier de Murcie, mestre de camp des dragons de la reine périt également à la bataille de Steinkerque.”

Au jour de la bataille, Luxembourg avait pour principe de ne jamais morceler ses troupes à cheval; il tenait sous sa main cette puissante réserve; il ne voulait pas que la cavalerie fût sans cesse *collée* à l'infanterie. Il savait, à un moment donné, la jeter compacte, audacieuse, irrésistible sur l'ennemi;

malheur à qui se trouvait sur son passage ! Semblable à l'ange exterminateur, elle ne laissait derrière le sabot de ses chevaux que des gerbes de morts et des ruines fumantes.

Cependant, mieux que tout autre, il savait que dans beaucoup de cas les entreprises bien conçues et vivement exécutées de la petite guerre exercent une grande influence sur les succès des grandes opérations futures. Sa cavalerie savait admirablement bien précéder et éclairer l'armée, assurer son repos pendant les haltes ou au bivouac, enlever les convois ennemis¹ et faire arriver les siens à bon port, lever des contributions, agir en partisan, etc.

“ Le vantage inaperçu qui tout à coup fond sur sa proie, dit le général de Braek, l'enlève et disparaît, est l'image du partisan ! qu'il porte donc des coups décidés, prompts, terribles même s'il le faut, et qu'aucune trace ensuite n'avertisse de sa retraite. ”

La guerre de partisan, comme nous le verrons plus tard, était l'une de celles que Luxembourg faisait avec infiniment de succès. Ces entreprises pleines de danger et de poésie qui réclament des dispositions innées, une résolution indomptable, une imagination passionnée, une audace réfléchie allaient singulièrement au caractère de Luxembourg. Une fois ces entreprises décidées, elles ne tardaient pas à recevoir leur accomplissement, parce que, avant tout, il avait la ferme volonté d'arriver au but.

¹ Le général Bardin dans son article : Attaque d'un convoi, ne donne qu'un seul, mais mémorable exemple ayant trait à ce sujet; le voici :

“ Une des plus brillantes affaires de cette nature qui ait eu lieu et que l'histoire de ces derniers siècles nous ait transmise fut un enlèvement de convoi par Luxembourg sous les yeux de Turenne et au moment même où l'escorte du convoi commençait à entrer dans Saint-Venant. ”

Dans la deuxième partie de notre étude nous donnerons les détails de cette rapide et vigoureuse action de guerre, pour le moment nous dirons que c'est à la tête de quinze cents chevaux que Luxembourg se rendit maître de cet immense convoi.

Les reconnaissances que Luxembourg fit en personne la veille des batailles de Fleurus et de Neerwinden, sont encore une leçon de l'art militaire dans une de ses parties les plus essentielles. On ne saurait trop les prendre pour modèles dans les reconnaissances en grand qui ne seront jamais bonnes, dit de la Roche Aymon, si l'on n'établit d'abord, en général, la constitution du pays, et si on ne l'a saisie avec lumière et embrassée avec exactitude. C'est véritablement et littéralement un coup d'œil d'aigle.

EXPLOITS DE LA CAVALERIE SOUS LUXEMBOURG

“ Les grands coups, les coups audacieux, les coups de génie doivent être frappés par la cavalerie ! ” (GUIBERT.)

Au combat de Leuze, Luxembourg défit 75 escadrons de l'armée du prince d'Orange avec 28 escadrons français. Magnifique exploit guerrier transmis à la postérité par une médaille portant pour légende : *Virtus Equitum prætorianorum*.

Nous lisons dans l'excellent abrégé des guerres du règne de Louis XIV, par notre camarade, le capitaine Maréchal, au chapitre de la bataille de Steenkerque : “ Le marquis de Boufflers campé à 3 lieues de là accourut au bruit de canon, avec ses dragons, et décida la victoire. ”

Chacun sait que ce fut encore à sa cavalerie que Luxembourg dut le gain de la bataille de Neerwinden¹.

¹ L'infanterie française contribua puissamment au gain de la bataille de Neerwinden, mais son rôle fut bien moins accentué, moins utile et partant moins glorieux que celui de la cavalerie. Neerwinden mit le sceau à sa renommée. Nous lisons dans les mémoires du chevalier de Beaurain ce passage significatif : “ Aux approches des troupes françaises les généraux des alliés insistaient pour se retirer pendant la nuit du 28 au 29 juillet, au delà de la Gèthe et de se diriger sur Liège. D'un autre côté le prince d'Orange, qui dans sa position se promettait beaucoup de succès d'une bataille, leur représenta qu'il n'y avait que quelques ponts sur la Gèthe et que la retraite de l'armée ne pouvait se faire à la barbe de celle du Roi sans risquer une partie de ses troupes ou du moins sans exposer une forte arrière-garde à être taillée en pièces. Enfin il leur assura qu'il saurait si bien retrancher son armée que la cavalerie française n'aurait aucune part au combat * ; ce qu'il leur fit envisager comme une marque certaine de la victoire. ”

* Il ne pouvait se figurer que cette brave cavalerie était habituée à franchir tous les obstacles et pénétrerait, l'épée à la main, dans ses formidables retranchements.

A Seneffe Luxembourg commandait la cavalerie de l'aile droite et il obtint de brillants succès; la bataille dura 17 heures et ne cessa que quand la lune eut disparu. Comme d'habitude le maréchal y déploya une énergie et une habileté extraordinaires.

C'était encore sur sa cavalerie que Luxembourg, guerroyant sur les bords de la Meuse, fondait la principale espérance de la victoire; cependant elle souffrait beaucoup de la disette des fourrages et des fortes pluies qui rendaient les chemins presque impraticables. Mais quelque grandes que fussent les inconvénients et les fatigues, il n'y avait pas un soldat qui ne les soutînt avec beaucoup de courage et de gaîté.

Le magnifique mouvement tournant exécuté par la cavalerie française à Fleurus réalisa la belle conception de Luxembourg et lui donna la victoire.

Luxembourg commandant l'aile gauche de la cavalerie à la bataille de Cassel décida le succès en faveur du frère du roi Louis XIV, et il eût été plus complet si l'on eût suivi son conseil. Après avoir combattu toute la journée, il se mit à la tête de 12 escadrons et atteignit une partie de l'armée vaincue qui s'était ralliée pour sauver ses équipages; il la défit, prit ses étendards, ses drapeaux, son artillerie et ses bagages.

À la vue de l'héroïque résistance que le dernier et formidable bataillon commandé par le prince de Waldeck opposait à sa cavalerie vers la fin de la bataille de Fleurus (1^{er} juillet 1690), Luxembourg s'écria qu'avec une infanterie luttant avec tant d'énergie et la cavalerie française il entreprendrait la conquête de l'univers.

On sait que Turenne fut sur le point de perdre la bataille des Dunes par suite de l'impétuosité des charges du prince de Condé; Luxembourg commandant la cavalerie de concert avec Condé fit des prodiges pendant cette journée.

Le 28 Juin 1690, le maréchal qui avait pris les devants avec ses dragons et quelques régiments de cavalerie arriva sur la Sambre. Comme la marche des pontons et de l'artillerie avait été retardée par de mauvais chemins et que son infanterie n'était pas encore arrivée, il fit attaquer par ses dragons deux redoutes qui étaient sur la rive opposée vis-à-vis de Froidmont. Les dragons de Pomponne auxquels se joignirent beaucoup de cavaliers du régiment de Furstemberg s'en emparèrent avec un

élan et une audace remarquables, après avoir franchi la rivière partie à gué, partie à la nage.

Les cavaliers de Seydlitz ont-ils fait mieux et plus ? J'ose répondre que non. Tous, nous connaissons la Sambre, sa profondeur, son cours rapide, ses bords presque partout escarpés; eh bien, voici une cavalerie de France, qui n'hésite pas à la franchir, et quand cet acte aussi téméraire qu'intrépide est accompli, à l'instar des vaillants cuirassiers que Caulaincourt jeta le sabre au poing sur les retranchements enflammés de la Borodino, leurs dignes aînés, les soldats de Luxembourg s'emparent des deux redoutes ennemies ! Mais aussi ces dragons et ces cavaliers combattaient sous les yeux de leur général, de Luxembourg ! comment n'auraient-ils pas fait des prodiges ?

PARALLELE ENTRE CONDÉ ET LUXEMBOURG

Condé remporte sa plus belle victoire à 22 ans et Luxembourg à 65 ans.

Ils se rencontraient pour l'opiniâtreté dans l'exécution des desseins qu'ils avaient conçus.

Condé n'employa qu'un manœuvre à Rocroy : la charge en colonne serrée, mais elle fut répétée à outrance sur le front et sur les flancs de l'ennemi. A Fleurus, Luxembourg exécuta, avec sa cavalerie, des mouvements en colonne et en bataille d'un à propos, d'un ensemble et d'une science consommée et il perdit moins d'hommes.

Condé disait qu'une nuit de Paris suffirait pour réparer ses pertes; à Fleurus, comme ailleurs, Luxembourg était avare du sang de ses hommes; exemple : à Leuze il n'abusa pas de la Maison du Roi; après trois charges il la fit remplacer par la gendarmerie.

Condé a de soudaines illuminations de génie, selon la belle expression de Bossuet; Luxembourg a plus de suite et de liaison dans les idées.

Luxembourg a toutes les qualités guerrières de Condé, mais celui-ci a moins de science, de fond, de vigilance et de sagacité.

Condé choisissait les moyens les plus courts, Luxembourg les plus sûrs.

Condé avait beaucoup de génie sans doute, mais il n'en avait pas plus que Luxembourg; ce dernier, outre le génie, possédait une patience, une puissance de méditation, un esprit pratique que la haute position et le caractère bouillant de Condé ne lui avaient pas permis d'acquérir.

Condé joue un jeu plus large, Luxembourg un jeu plus serré.

Luxembourg a les avantages du sang-froid, une longue expérience, une capacité hors ligne.

Luxembourg forma une foule de généraux à son école; Condé eut peu d'imitateurs de sa tactique.

Luxembourg avait plus de pénétration que Condé; toujours il devinait les desseins de ses adversaires et il savait les déjouer ou les anéantir.

La cavalerie du prince de Waldeck était beaucoup plus considérable et mieux aguerrie que celle des alliés à Rocroy.

Dans ces deux batailles Condé et Luxembourg se trouvaient aux prises avec des corps entièrement composés d'Espagnols.

Luxembourg était organisateur, Condé l'était peu.

Condé n'eut pas toujours la prudence de Luxembourg.

Louvois a souvent contrarié les sublimes projets de Luxembourg; Condé ne rencontra jamais d'obstacles.

Luxembourg s'entendait mieux que Condé à choisir ses positions, à installer ses camps, à concevoir et à mûrir des plans, à exécuter des marches aussi rapides que savantes, à trouver le faible de son adversaire.

Condé délibérait souvent avec ses généraux et tenait des conseils de guerre avant de décider la bataille; Luxembourg jamais.

Condé finit sa carrière par la sanglante échouffourée de Seneffe et Luxembourg par la brillante victoire de Neerwinden.

En résumé, l'élève surpassa le maître; tel est du moins notre avis.

LUXEMBOURG, SEYDLITZ, FRÉDÉRIC II, LASALLE, MURAT

“ En dépit de tous les systèmes des prétendus réformateurs de l'art militaire, ce qui dans les derniers siècles assurait la victoire en est encore aujourd'hui la meilleure garantie. La forme extérieure, les usages, les moyens même ont subi quelques changements, il est vrai, mais les véritables éléments de succès sont restés les mêmes; les bases essentielles de l'art de la guerre ne se sont point modifiées, et l'on ne voit pas trop à quelles modifications elles pourraient un jour être soumises, tant que le monde et les hommes resteront ce qu'ils sont depuis des milliers d'années, tant que la force combinée de mille manières avec le droit ou les apparences du droit continuera à participer au gouvernement des choses d'ici-bas. ” (UNGER.)

La sublime spécialité de commander la cavalerie avec talent et succès était bien plus rare au 17^e siècle qu'elle ne l'a été sous Frédéric II et sous Napoléon I^{er}. Le grand Condé et Luxembourg l'ont possédée au plus haut degré; nous dirons plus, ils posèrent en les créant, en les méditant, en les expérimentant sur le champ de bataille les principes réels, féconds, les seuls vrais, savants à force de simplicité, qui constituent la tactique moderne de la cavalerie.

Seydlitz mit en usage, avec un bonheur remarquable et un génie actif, cette tactique souple, naturelle, rapide, vigoureuse qui porte le sceau des vainqueurs de Rocroy, Lens, Fleurus, Leuze et Neerwinden.

Ce fut en 1744, c'est-à-dire 50 ans après la mort de Luxembourg, alors que les campagnes de ce dernier étaient connues et publiées, que Frédéric II mit au jour les règlements sur les manœuvres de la cavalerie dont Seydlitz et Ziethen firent une si heureuse application.

Souvent, nous nous sommes demandé pourquoi les écrivains militaires de la fin du 18^e siècle, et surtout ceux du 19^e siècle, qui ont traité de la cavalerie, n'ont jamais fait ressortir, dans leurs écrits, les grands faits de guerre qui ont illustré notre arme sous les ordres du duc de Luxembourg? Il y avait là, ce nous

semble, pour les écrivains français surtout, un magnifique thème à présenter et à développer en faveur de l'art équestre; des titres incontestables à revendiquer; il y avait en outre, un devoir à remplir : celui de maintenir avec plus de soin des traditions qui ne le cèdent guère à celles dont la Prusse s'enorgueillit en invoquant si souvent, et avec raison, les glorieux souvenirs des Frédéric II et des Seydlitz. Selon nous, le maréchal de Luxembourg réunissait tous les talents militaires et les spécialités de ces deux grands hommes, et nous osons affirmer qu'il a été *l'initiateur* et le maître du célèbre Seydlitz, comme le grand Condé a été son initiateur et son maître, à lui, Luxembourg, aux jours de Rocroy.

Les mémoires du temps et tous les ouvrages militaires qui, dès la fin du 17^e siècle jusqu'à la moitié du 18^e siècle, relatèrent avec soin la vie politique et militaire du maréchal de Luxembourg furent bien certainement lus, médités et commentés par Frédéric II, Warnery et les autres écrivains allemands de leur époque. C'est aussi dans ces mémoires que le savant Seydlitz aura puisé pour se perfectionner dans le grand art de diriger des masses de cavalerie. Ces écrivains militaires, ainsi que Seydlitz, étaient du reste trop intelligents pour ignorer que : “ C'est
 “ en examinant avec soin la conduite des grands hommes qui
 “ ont commandé les armées et en les suivant dans les détails
 “ les plus circonstanciés, qu'on doit s'instruire avec certitude
 “ et se former sur les différentes parties de la guerre des idées
 “ fixes et raisonnables. ”

Ainsi parle le chevalier de Beaurain.

Mais si Frédéric II, Warnery, Seydlitz, etc., ont suivi ces sages conseils, si, par suite, ils étaient quelque peu redevables aux campagnes de Luxembourg du secret de la véritable tactique de la cavalerie, pourquoi n'en ont-ils jamais fait mention dans leurs écrits et dans leurs discours publics ? L'amour-propre national a ses exigences, nous le savons, mais il faut rendre à César ce qui est à César.

Si la France avait eu Luxembourg au lieu d'un Soubise, à la bataille de Rosbach, — qui fut livrée un siècle après celle de Rocroy, — il est permis de se demander qui l'aurait emporté de Seydlitz ou de Luxembourg ?

On prétend que Frédéric II fut le premier qui fit charger la cavalerie à toute vitesse. Nous nous permettrons des doutes à cet égard. Sans nous donner la peine de remonter à des époques antérieures, nous sommes portés à croire, et non sans raison, que pour son compte, le maréchal de Luxembourg mettait cette pratique en usage.

Voici pourquoi :

1° La formation des escadrons sur trois rangs, usitée à cette époque, devait, dans la marche directe au trot, favoriser l'impulsion en avant plutôt que de la ralentir; c'est-à-dire obliger les chevaux à prendre le galop. — Nous savons quelles difficultés nous éprouvons déjà pour maintenir les chevaux à l'allure du trot pendant les marches directes, alors que le terrain d'exercice est uni et que les chevaux ne sont pas inquiétés par des bruits insolites.

2° Quel est l'officier de cavalerie qui croira que dans le tumulte et les ardentes émotions de la lutte, sous une voûte de fer et de feu, à la voix stridente des chefs, sur des terrains plus ou moins accidentés, au moment d'aborder l'ennemi sous l'empire des plus terribles passions, il soit possible à des cavaliers dignes de ce nom, — et ceux de Luxembourg l'étaient ! — de croiser le fer et d'entamer une charge au trot ?

3° Le galop est l'allure naturelle du cheval; c'est aussi, celle qui plaît le plus au cavalier. L'instinct de la conservation, le désir de la gloire portent l'un et l'autre à l'employer dans une charge.

4° Le trot est l'allure des marches, le galop celle des charges.

5° Si la charge s'exécutait au trot, cavalerie contre cavalerie, serait-il possible d'admettre qu'une troupe plus faible qu'une autre fasse reculer cette dernière avec énergie, et l'oblige, après des pertes considérables, à une retraite décisive, comme dans le cas suivant : " à Leuze (1690), la Maison du Roi renversa cinq lignes d'escadrons ennemis; néanmoins, comme toutes ces charges avaient causé presque autant de désordre dans les troupes du Roi que dans celles des alliés, Luxembourg prescrivit le ralliement ¹. "

6° L'attaque à l'arme blanche, en honneur sous Luxembourg, pouvait-elle s'exécuter sans le secours le plus essentiel,

¹ Le chevalier DE BEAURAIN.

le plus efficace : celui du choc énergique produit par l'allure impétueuse du galop ?

7° Les charges lourdes, lentes, compassées convenaient-elles à la fougue martiale de Luxembourg et au caractère vif, sensible et plein d'honneur de la nation française? — Enfin nous devons bien conclure, *pièces en main*, c'est-à-dire d'après les résultats décisifs, incontestables obtenus par la cavalerie de Luxembourg que ses charges avaient lieu à fond de train¹.

Mille fois on a cité et plus d'un million de fois encore on citera avec honneur et justice les grands noms de Seydlitz, de Zieten, de Lasalle, de Montbrun, de Murat; ces généraux ont été des types de chef de la cavalerie; mais en dehors de leur merveilleuse spécialité de cavalier, ils entendaient peu de chose à la science sublime de mouvoir des armées, tandis que Luxembourg excellait en tout.

Frédéric et Seydlitz eurent presque toujours affaire à des adversaires lourds et peu manœuvriers; Luxembourg après avoir lutté contre Turenne, le prince de Lorraine, etc., eut à combattre le général le plus ardent, le plus opiniâtre, le plus intelligent, le plus brave de son époque. D'une autre part le Stadhouder avait à sa disposition l'élite des troupes hollandaises, espagnoles et anglaises.

Seydlitz et Luxembourg furent extrêmement favorisés, non seulement par les talents, mais par des chances heureuses. Leurs

¹ " Des charges plus sérieuses appartiennent aux temps plus modernes, où le mot cavalerie prend l'acception qu'il a conservée, et signifie, non de la chevalerie ou des gens-d'armes, mais des régiments de cavaliers; alors les corps à cheval commencent à s'assailir à toute carrière. Gustave-Adolphe en fournit le premier exemple. — A la bataille de Fleurus (ainsi qu'au combat de Leuze) les cavaliers chargèrent sans tirer." (Général BARDIN.)

" Thoiras et moi nous sommes mis à la tête des escadrons de Merinville (au combat de Leuze) et la charge a été très violente. Pendant que nous poussions les ennemis ébranlés on a formé une seconde ligne des escadrons qui arrivaient au grand galop, et la charge a recommencé."

(VIE DU MARÉCHAL DE VILLARS, écrite par lui-même.)

souverains après avoir reconnu, en eux, le génie du commandement leur laissaient la bride sur le cou¹; tous deux firent des prodiges. Ils pouvaient user d'une entière initiative et suivre, en tout temps, sur le champ de l'action, leurs sublimes inspirations.

Une indépendance complète, la plus grande latitude doivent être laissées à tout chef de cavalerie vraiment digne de ce nom.

Les Lasalle, les Montbrun, et les Murat, que nous venons de citer, seraient probablement arrivés à la hauteur des Seydlitz et des Luxembourg, s'ils avaient pu jouir de la plénitude de leur commandement et donner l'essor aux vastes desseins qu'ils auraient combinés et réalisés avec autant de vigueur que de célérité, car tout était feu et âme dans ces brillants hommes de guerre; eux aussi possédaient à un haut degré l'art d'enlever la cavalerie, de la diriger, de lui donner une confiance sans bornes et de lui faire obtenir d'éclatants succès, mais le génie centralisateur et absolu de Napoléon ne le permit pas.

Seydlitz, Lasalle et Murat ont toujours été pour nous des types de chefs de cavalerie, mais nous avons une estime et une prédilection particulières pour Luxembourg; il est notre héros, non pas un héros de roman ou de légende celui-là! mais de cœur et d'action. Chacune de ses pensées, de ses marches, de ses études, de ses actions avait un objectif, et cet objectif une fois fixé dans son vaste esprit il ne s'en détournait plus. Son génie était comme éclairé et stimulé, sa bravoure se changeait

¹ " Pour que la cavalerie agisse avec ordre, ensemble et succès, il lui faut un chef capable de la commander. Lorsque, après Cünersdorf, Seydlitz tomba en disgrâce, et ne reçut plus de commandement, on vit aussi s'évanouir les hauts faits de la cavalerie. Le roi la rassemble, il est vrai, en masse, lui donna un chef d'un grand nom, le duc de Holstein; mais un nom distingué n'est pas en état de compenser le manque de talent. Frédéric voulait punir Seydlitz et lui prouver qu'il pouvait se passer de lui. Mais qui devint donc la victime de cette punition? La disgrâce qu'a éprouvée Seydlitz a manqué de coûter au roi la bataille de Turgau. " Ainsi s'exprime le comte de Bismark dans son remarquable ouvrage intitulé : *Tactique de la cavalerie*. C'est la seule fois, croyons-nous, que Frédéric II a été injuste envers son meneur général; il a bien racheté depuis l'énorme faute qu'il avait commise.

en audace réfléchie à l'heure solennelle du péril. Les obstacles il les surmontait, les dangers il les bravait et presque toujours la victoire couronnait ses efforts, tant il est vrai que l'homme bien doué, l'homme vraiment supérieur impose à ses semblables.

Que n'eût pas fait Luxembourg si le temps et les moyens lui avaient été accordés pour créer, instruire et discipliner sa cavalerie à la façon de Frédéric II ! Ce grand monarque hérita d'une armée sagement instruite et rudement disciplinée par son père; il disposait de ressources immenses; il tenait le sceptre de cette main ferme et habile qui savait si bien manier l'épée; adoré de ses sujets, redouté de ses ennemis, il pouvait tout ce qu'il voulait; une population vigoureuse et guerrière, une race nombreuse d'agiles et solides chevaux étaient à sa disposition; quelle différence avec Luxembourg ! Le roi et ses ministres fixaient, non seulement la composition, mais le chiffre de ses armées; ces mêmes personnages lui imposaient des généraux de leur choix, et combien d'ineptes dans le nombre ! Frédéric avait en Seydlitz un savant organisateur et ses armées recevaient leur éducation au cœur du pays; Luxembourg eut quelques bons chefs de cavalerie, mais il ne les conserva pas, puis aucun d'eux ne valait l'immortel Seydlitz. Frédéric, en créant l'artillerie à cheval, donnait du reste à sa cavalerie le plus puissant auxiliaire qu'il soit possible d'imaginer; au temps de Luxembourg cette arme était à peine dans la voie du progrès.

Frédéric II possédait à Berlin, à Postdam, etc., de magnifiques camps d'instruction qui faisaient l'admiration de tous les militaires étrangers; Guibert en parle avec enthousiasme. C'était dans ces camps que la cavalerie prussienne évoluait avec autant d'habileté que de promptitude; et quels instructeurs que les Zieten, les Warnery, les Seydlitz ! Luxembourg devait, pour ainsi dire, à chaque campagne, improviser sa cavalerie.

Seydlitz et Condé étaient à la fleur de l'âge, quand, à la tête de leur cavalerie ils remportèrent leurs plus belles victoires.

Une chose bien digne de remarque, ce fut le contraire pour le duc de Luxembourg : c'est au déclin de sa vie, c'est-à-dire de

1690 à 1694, que la gloire a couronné ses cheveux blancs d'impérissables lauriers¹.

C'est encore à cet âge — de 64 à 67 ans, — qu'il a fait preuve d'un caractère inébranlable, d'une activité dévorante, d'une vigueur de conception vraiment extraordinaire, d'une énergie indomptable. C'est que chez des hommes de cette trempe, le

¹ Autre considération : Luxembourg avait guerroyé depuis son adolescence; personne n'ignore que l'état militaire exigeant plus de feu, plus de fermeté, de force d'esprit et de corps que tout autre, use par conséquent davantage; de plus, le maréchal avait été rudement éprouvé: "A la guerre près, la vie de ce grand capitaine fut un tissu de vicissitudes heureuses et malheureuses", c'est ce que nous apprend de Beaurain *. Cependant il paya toujours énergiquement et noblement de sa personne, et par là il fut digne d'être pris pour un type de dévouement, d'entrain, de vigilance et d'activité. Le péril le rajeunissait, son âme était remplie de cette maxime de César, qui croyait n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire. Citons quelques exemples de cette puissante force de résistance d'âme et de corps qui distinguait le maréchal :

1^o Arrivé à l'abbaye de Saulchoy, le 18 septembre 1691, c'est à peine s'il prend trois heures de repos **; il installe ses troupes, expédie des détachements en reconnaissance, médite une entreprise considérable, et le lendemain, dès l'aube, il met le pied à l'étrier, vole à Leuze, dispose ses escadrons en bataille, les enflamme par de courtes et énergiques harangues, les lance sur l'ennemi et après avoir chargé plusieurs fois à leur tête et gagné la bataille, il reste sur le champ de l'action pendant une heure, puis quand les morts ont été ensevelis et les blessés transportés à Leuze, il ordonne la retraite, arrive vers le soir à Tournai, se rend à la comédie, suivi des officiers généraux et au milieu des applaudissements d'une foule immense qui ne peut se lasser d'admirer la bravoure et le génie d'un général qui avec des forces inférieures, non-seulement écartait des frontières les horreurs de la guerre, mais ajoutait encore, par cette victoire, un nouvel éclat à la réputation des armes françaises.

2^o Parti, le 28 Juillet 1693, du camp de Lesky, il fait huit lieues à cheval par un temps atroce, il arrive à Landen, reconnaît l'ennemi, désigne les bivouacs des troupes qui le suivent et passe une partie de la nuit à ranger ses troupes, à prendre ses dispositions; le lendemain, avant le jour, il est à cheval, assigne la place à chaque corps, et à 6 heures, la bataille commence pour ne finir qu'à cinq heures de relevée; un soleil ardent a remplacé les pluies de la veille, les émotions poignantes se sont succédées, tour à tour, dans l'âme du maréchal, il reste ferme comme un roc.

* " Les persécutions de l'envie, les noirceurs de la calomnie, les rigueurs d'une longue prison, l'ennui de l'exil, la rouille de l'oisiveté où l'on avait fait languir si longtemps cette âme pleine de puissance et d'activité, rien n'en avait affaibli les ressorts. Elle s'élançait sans cesse vers des nouveaux combats et de nouveaux succès; elle dévorait de nouveaux périls. Plus tard il se vengea de l'iniquité de Louvois, et, disons-le, de l'ingratitude de Louis XIV, mais c'est à la manière des grands cœurs, par de nouveaux services et par d'éclatantes victoires." (BIOGRAPHIE UNIVERSELLE)

** Le comte de Villars à qui Luxembourg avait ordonné de venir le joindre, dit dans ses Mémoires: " Je l'ai trouvé dans la grange d'une abbaye près de Tournai, où il avait passé une partie de la nuit sur la paille."

cœur, la volonté et le génie ne vieillissent point; pendant les quatre dernières années de sa vie, on peut dire que le maréchal a vécu à cheval : toujours le premier à l'avant-garde et le dernier sur le champ de l'honneur conquis par sa vaillante épée.

RESPONSABILITÉ

Les mémoires du temps ne mentionnent pas que Luxembourg avait pour habitude de demander des avis ou de constituer un conseil de guerre à la veille d'une bataille ou dans des moments critiques. Confiant dans ses propres forces, il voulait assumer, à lui seul, toute la responsabilité de ses actes, et, en cela comme en tout ce qui concernait les événements de la guerre, il était conséquent avec son caractère. C'est aussi pourquoi on constate tant d'unité dans ses pensées, dans ses projets et dans ses diverses opérations guerrières. Ce qu'il avait une fois entrepris, il savait toujours le mener à bonne fin.

La responsabilité pour des hommes d'élite est loin d'être un fardeau; au contraire: elle fait penser et agir juste et bien; elle donne la confiance, stimule les facultés morales et physiques, met en relief les belles qualités et élève le cœur. La responsabilité est donc une grande force et ennoblit celui qui sait la comprendre et la pratiquer. Elle explique pourquoi des chefs d'armée, des hauts dignitaires de l'Église qui, par modestie ou défiance du talent et des aptitudes qu'on avait reconnus en eux, appréhendaient de manquer de capacité pour remplir un poste éminent, sont souvent devenus, en peu de temps, et grâce au pouvoir dont ils étaient investis, des hommes extrêmement remarquables; tant il est vrai

3° Lors de la brusque et impétueuse surprise de Steenkerque, le 3 août 1692, le duc de Luxembourg était gravement malade : circonstance funeste dans un moment qui demande une activité nouvelle, une présence d'esprit incomparable; le danger lui rendit des forces; il fallait, dit Voltaire, des prodiges pour n'être pas vaincu, il en fit.

Changer de terrain, donner un champ de bataille à son armée qui n'en avait point, rétablir la droite toute en désordre, rallier trois fois ses troupes, charger trois fois avec la Maison du Roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures *.

* Un exemple antérieur peut se soutenir avec beaucoup d'avantage à côté de celui du maréchal, c'est celui du roi maure Muley-Moluc qui gagna la bataille d'Alcazar contre Sébastien, roi de Portugal.

Une maladie grave achevait de le consumer; il se fit porter partout; il voulut même monter à cheval. Cet effort l'accabla; et se sentant défaillir, au moment où la victoire était décidée, il mit son doigt sur ses lèvres pour recommander le silence, de peur que la nouvelle de sa mort ne troublât le succès, et il expira...

que la responsabilité a, comme l'autorité dont elle procède ordinairement, quelque chose de sacré, de divin qui transforme l'individu, le rend digne de commander à ses semblables et de les diriger dans la voie de l'honneur.

ARTILLERIE ET CAVALERIE

L'artillerie française a rendu des grands services pendant les guerres du maréchal de Luxembourg, mais, à cette époque, elle était loin d'avoir l'importance de la cavalerie, qui alors avait une grande confiance dans ses moyens d'action, dans son utilité qui n'était jamais mise en doute et dans la certitude d'avoir un chef digne d'elle.

En 1791 l'artillerie française sur pied de guerre comprenait 6,480 sous-officiers et soldats.

En 1814 l'artillerie française sur pied de guerre comprenait 103,336 sous-officiers et soldats.

En 1830 l'artillerie française sur pied de paix contenait 36,382 sous-officiers et soldats.

Ces chiffres nous dispensent de toute réflexion.

Il y a aujourd'hui parmi nous, cavaliers, une tendance à exagérer la puissance et les effets de l'artillerie sur notre arme. Il ne se publie pas une brochure, traitant de la cavalerie, où il ne soit question de la nécessité de nous mettre promptement et souvent à l'abri des nouveaux projectiles, ou de la perspective de nous voir mis en déroute ou écrasés par eux; naturellement on en conclut que notre arme est moins utile, moins nécessaire et que désormais elle ne livrera plus ces grands combats qui ont illustré les braves et nombreux régiments des Luxembourg, des Seydlitz, des Murat et des Lasalle.

Ces propos inconsidérés et ces récits malveillants, souvent répétés ou édités, agissent sur l'esprit de corps et sur le moral des cavaliers, de ce moral qui, selon la juste expression de de Brack, est pour les trois quarts dans la puissance de la cavalerie. Et cela se conçoit, ils ont pour but de nous ôter l'élan, la confiance et la considération; en un mot d'amoindrir notre prestige. Le cavalier voit dans l'artilleur une sorte de croque-mitaine. A tout prix il faut réagir contre cette funeste tendance : il y va de notre honneur et de notre avenir peut-être. " L'artillerie légère, dit J. Ambert, est la plus terrible

“adversaire de la cavalerie, mais c'est aussi sa plus fidèle alliée.”

“ Sans doute, s'écrie avec chaleur de Decker, les moyens contre la cavalerie se sont multipliés de toute manière et cette cavalerie n'a rien ajouté à ce qu'elle possédait précédemment, son bon sabre, son cheval rapide et son esprit chevaleresque, mais ces trois choses lui suffisent sans doute encore aujourd'hui pour soutenir et prouver son importance, si elle-même n'oublie pas leur puissance ! ”

Sans doute, dirons-nous à notre tour, l'artillerie a pris des proportions gigantesques, les armes à feu ont fait d'immenses progrès, mais sous ce rapport l'artillerie belge, proportion gardée, ne le cède à aucune de l'Europe, et je suis porté à croire qu'elle leur est même supérieure. Or, ce serait faire injure à nos braves et intelligents camarades de l'artillerie que de croire, qu'eux aussi, au jour des combats, ne sauraient plus porter le ravage et la mort dans les rangs ennemis, et qu'ils ne pourraient plus nous frayer un glorieux chemin sur le champ de bataille, en démontant les pièces de l'adversaire, en ébranlant les carrés de l'infanterie ennemie. Dès lors, les chances ne sont-elles pas égales et les boulets dont nos pères se riaient feraient-ils, par hasard, courber la tête de leurs fils ?

On ne réfléchit pas assez que plus le tir des armes à feu sera perfectionné, et par conséquent désastreux et meurtrier, plus aussi le besoin de l'arme blanche se fera sentir par la raison toute simple qu'il serait stupide de supposer que de part et d'autre on se massacrera toujours à de grandes distances, sans jamais se voir face à face. Donc la lutte corps à corps est nécessaire, inévitable; et cette lutte sera d'autant plus terrible et plus implacable que l'ardent désir de la vengeance en sera le grand mobile et exaltera les combattants. Eh bien, ces combattants de l'heure suprême seront les cavaliers de la colonne serrée : — la puissante réserve. — Nous qui avons souvent l'honneur de mettre le pied à l'étrier, soyons fiers de notre beau titre de cavalier et surtout pleins de foi dans notre arme : c'est celle de l'avenir.

L'artillerie légère et la cavalerie sont sœurs; qu'elles s'estiment, qu'elles se soutiennent mutuellement, qu'elles restent unies, comme elles l'ont toujours été pendant cette longue paix et quand le boute-selle sonnera pour elles au bivouac, elles seront disposées à faire énergiquement et noblement leur devoir.

TURENNE ET LUXEMBOURG

“ Avec beaucoup de troupes dont Turenne se défie,
 “ il cherche ses sûretés; avec peu de bonnes qui ont gagné
 “ sa confiance, il entreprend comme aisé ce qui paraît
 “ impossible. ”

(SAINT EVREMONT.)

Turenne a réalisé des choses prodigieuses avec de petites armées; son génie particulier semblait se refuser au maniement des grandes masses et s'il se défiait de beaucoup de troupes, il est permis de supposer que, peut-être il appréhendait, jusqu'à un certain point, d'en tirer un parti convenable. Le chiffre de ses armées dépassa rarement 20,000 hommes; Luxembourg commanda à plus de 100,000 hommes, et pour réussir comme il l'a fait, il dut tout improviser pour lutter contre les inconvénients de ces masses énormes, dont le soin, l'entretien, la discipline, la haute direction lui furent imposés par l'ambition de Louvois et l'orgueil de Louis XIV. Et cependant, à force de patience et de travail, l'infatigable Luxembourg parvint à voir clair dans ce chaos où l'art de la guerre se trouva après la mort de Turenne, et ce qui eût, peut-être, été difficile pour ce dernier, fut aisé pour Luxembourg. On peut dire qu'il soutint l'art par son génie contre l'impulsion qui le conduisait à sa ruine.

“ Une grande qualité militaire rattache Luxembourg à
 “ Turenne. Il a l'instinct de l'art stratégique; il le devine. Au
 “ temps de Louis XIV, où la guerre se faisait lentement, métho-
 “ diquement, c'est une qualité réelle. Cette qualité se décèle
 “ chez lui par l'allure de presque toutes ses campagnes, mais
 “ surtout par sa retraite en 1673 et par sa belle marche de 1694,
 “ deux mouvements grandioses. Elle a été reconnue et constatée
 “ par les premiers écrivains militaires ”.

(DE LA BARRE DU PARCQ.)

Le théâtre de la guerre étant plus vaste et les questions politiques plus étendues et plus compliquées, les difficultés devaient naturellement augmenter à proportion.

Turenne convenait du reste de cette vérité, en disant qu'une armée qui dépasse 50,000 hommes devient incommode au général et aux troupes qui la composent.

Qu'aurait dit Turenne de nos jours?

Sous Turenne, une armée de 15,000 hommes était, dans les proportions de ce temps, comme aujourd'hui une armée de 60,000 hommes¹.

"¹ Les combattants étaient autrefois en moindre nombre...

" Ainsi la guerre actuelle constitue un art tout nouveau.

" Si les plus grands capitaines de l'antiquité, si Alexandre, Annibal, César, revenant sur la terre, tombaient sur un champ de bataille, leur génie n'y comprendrait rien; et ils auraient besoin de plus d'une campagne pour embrasser complètement le mécanisme du métier, les conséquences de nos institutions et des armes nouvelles."

Cette réflexion de l'auteur de l'Esprit des institutions militaires, nous semble, jusqu'à un certain point applicable à Turenne; le système des grandes armées n'existait pas de son temps.

" Les armées d'alors (du temps de Turenne) étaient peu nombreuses; les mouvements se faisaient toujours presque à portée; les marches étaient assez lentes; comme on connaissait réciproquement ses positions, ses lignes d'opération ou de communications avec ses magasins, on était de part et d'autre, en état de calculer ses mouvements et les exécuter où l'on devait se rencontrer et se battre."

(DE LA ROCHE AYMON.)

Et vous plaît-il entendre maintenant le général Bardin?

" Luxembourg, il est vrai, immortalise l'armée française, mais il pervertit l'art de la guerre en dédaignant les petites armées agissantes qui avaient suffi à Turenne et à Condé; il arrête le développement des règles naissantes en démesurant les masses que ses successeurs savent à peine manier, et qui embarrassent même Créqui, Vendôme et Villars."

Osons n'être pas de l'avis de l'éminent écrivain :

Luxembourg immortalise l'armée française, c'est incontestable.

Il pervertit l'art militaire : c'est incompréhensible; comment ! il bat les alliés, il immortalise l'armée française, c'est donc que son génie était éclairé par la véritable science de la guerre qui, de tout temps, a consisté dans l'art de mettre l'ennemi en déroute.

Il dédaigne les petites armées agissantes. Il est clairement prouvé qu'on ne demandait pas son avis à ce sujet; on lui imposait des grands corps d'armée, le tout était d'en tirer un bon parti; Luxembourg a-t-il atteint ce but ? D'ailleurs, lui fallait-il lutter avec une armée de 20,000, contre des forces quadruples ?

Des petites armées ont suffi à Turenne et à Condé ? Soit ! Elles suffisaient encore plus, à leur époque, au roi absolu Louis XIV.

Le fardeau de ces masses a été bien lourd pour ses successeurs. Il a même, embarrassé Créqui, Vendôme et Villars ? Très vrai; mais pourquoi n'avaient-ils pas le génie de Luxembourg ?

Enfin pour terminer nous prouverons par quelques extraits de l'ouvrage même du général Bardin que Luxembourg n'a pas perverti l'art de la guerre.

" 1° L'extension des projets et du pouvoir de Louis XIV, l'obligèrent à grossir ses armées.

" 2° Luxembourg a manié avec confiance et succès des troupes plus nombreuses qu'il ne s'en était encore réunies sous un même chef. Ses prédécesseurs eussent jugé téméraire l'essai.

" 3° Luxembourg a tiré un parti brillant de l'ordre oblique.

LA CHANCE ET LE GÉNIE

“ Mazarin dont le despotisme et le génie étaient
 “ imprégnés de superstition, se contentait de demander
 “ quand on lui proposait un général d'armée : est-il
 “ *heureux* (heureux) ”.

(BARDIN).

“ Est-ce par un effet de hasard que Turenne sauva
 “ la cour et la France à la journée des Dunes ?.....
 “ L'Europe entière ne convient-elle pas que la victoire
 “ de Fleurus fut due uniquement à la supériorité de
 “ génie du général français; que Luxembourg n'eut pas
 “ toujours été heureux s'il n'eut été qu'heureux et que
 “ la mort de ce héros fut le terme des succès de Louis-
 “ le-Grand ? ”

(Encyclopédie).

“ Qu'on n'aille pas dire que les succès de Bugeaud
 “ furent l'effet du hasard et de la fortune; il ne les dut
 “ qu'à ses hautes conceptions, toujours basées sur les
 “ vrais principes et exécutées avec sang-froid et persé-
 “ véranee. Jamais il ne marchait sans but, jamais il ne
 “ combattait sans plan et une fois ses projets arrêtés,
 “ il ne s'en laissait détourner par aucune de ces circon-
 “ stances capables de déconcerter de moins habiles ou
 “ de moins vaillants ”.

(Préface des œuvres du maréchal BUGEAUD).

Les 2^e et 3^e citations placées en tête de ces lignes sont en tout point applicables à notre héros.

On a dit que Luxembourg avait eu un bonheur constant dans le cours de ses campagnes; soit, mais nul ne peut nier

“ 4^e Dans les batailles gagnées par Luxembourg ce général se montra bien
 “ moins avare du sang de ses soldats que ne l'avait été la tactique de Turenne.

“ 5^e On a vu plus de généraux dignes de monter au trône que de souverains
 “ appelés par leur mérite à être généraux. Quelquefois pourtant la nature s'est
 “ complu à prodiguer les qualités guerrières à ceux que le sort plaçait sur les
 “ sommités sociales : Ainsi brillèrent Gustave-Adolphe, Nassau, Henri IV, le grand
 “ Condé, Luxembourg, Eugène, Charles XII et Frédéric.

“ 6^e Après mille vicissitudes de victoires et de désastres pendant le cours
 “ des guerres civiles, elle (l'armée) marche de triomphe en triomphe sous Condé,
 “ Turenne, Luxembourg; on la voit découragée, incapable en temps de guerre,
 “ sanguinaire en temps de paix, sous le règne d'un souverain vieux et dévot,
 “ qui confie ses destinées à des Marsin, à des Tallart, à des Villeroy, etc.

“ 7^e La prise du camp retranché de Neerwinden, en 1693, par Luxembourg,
 “ la bataille de Narva, livrée en 1700, et l'attaque de Denain par Montesquiou
 “ ont été regardées comme les plus mémorables attaques de lignes de cette époque.”

que ce bonheur était le fruit de son incomparable prévoyance et des belles inspirations de son vaste génie.

Il faut des talents, du bon sens, de l'esprit conduit par ce bon sens, une prudence active, un coup d'œil prompt et juste et surtout un sang-froid qui laisse l'âme tranquille au milieu même des plus grands dangers pour gagner des batailles.

Quelles sont les précautions que Luxembourg a mises en oubli, les chances de succès ou de revers qu'il n'a pas mûrement pesées, les détails qu'il a négligés, les instructions qu'il a omis de donner à la veille ou au moment de combattre ? Jamais il ne donnait rien au hasard, il savait pertinemment une chose, c'est que de justes et sages dispositions enchaînent la fortune et la forcent à se déclarer pour vous¹; mais le caractère de l'homme est malheureusement fait ainsi; l'envie le portera toujours à dénigrer ceux qui lui sont supérieurs.

MARCHES DE LUXEMBOURG

“ Il est impossible, de rien voir de plus classique que les préparatifs faits par le maréchal pour les campagnes de Flandres. Dans ces préparatifs les marches étaient naturellement l'objet d'une attention particulière. On ne saurait trop les étudier. Il faut bien se garder de croire que le rassemblement d'une armée qui se dispose à combattre soit une chose indifférente pour ses résultats : du plus ou moins de discernement et de soins qu'apporte le général pour sortir de ses quartiers dépend souvent le succès des opérations ultérieures. ”

(GUIBERT).

“ Marcher ou combattre c'est à l'un ou à l'autre de ces objets qu'ont rapport tous les mouvements d'une armée ”.

(DE LA ROCHE AYMON).

“ J'ai mille fois observé nos marches dans tous les pays où nous avons porté la guerre. Celles de Luxembourg sont celles qui m'ont paru les plus belles et les plus profondes. ”

(FOLARD).

¹ A ce sujet Turpin de Crissé fait une remarque très juste : Le prince d'Orange était, sans doute, un très grand capitaine, cependant il fut toujours battu par Luxembourg : mais entre deux généraux savants, sages, fertiles en ressources, audacieux avec prudence et pleins de génie, il y a presque toujours un génie transcendant qui prévaut sur celui de l'autre. ”

Marcher de nuit, de jour en pays hostile ou dans le voisinage de l'ennemi, être toujours prêt, soit pour prendre l'offensive, soit pour choisir une position qui permette la défense en profitant habilement des accidents de terrain; assurer les subsistances de l'armée qu'on commande en se transportant de l'un à l'autre endroit; faire halte, camper, bivouaquer sans redouter l'effet des brusques attaques, des mouvements tournants; faire franchir des fleuves, des défilés de toute espèce aux trois armes; s'accommoder des vallons, des ravins, des montagnes, des cours d'eau de tout genre; élever à un tel point le niveau moral de ses hommes qu'ils puissent voyager et combattre, endurer les fatigues et les privations de tout genre sans se plaindre; donner pour ainsi dire du jarret aux chevaux de sa cavalerie, c'est une science difficile à acquérir; Luxembourg la possédait à fond.

RAPIDITÉ DE SES MOUVEMENTS

Luxembourg s'entendait à merveille dans l'art de mouvoir rapidement les fractions de sa nombreuse armée et de les concentrer avec ordre sur un point donné. A Neerwinden, par exemple, les diverses colonnes parties du bivouac de Sainte- Gertrude furent formées en moins d'une demi-heure. Surprenant effort de capacité, s'écrie Feuquières non sans raison.

Ses marches d'Utrecht à Tongres et de Vinamont à Autryve font encore aujourd'hui l'admiration du monde militaire; elles tiennent du prodige pour la célérité, l'ordre et la vigueur¹.

LUXEMBOURG CHEF D'ÉCOLE

Le maréchal a pour nous un autre mérite admirable: c'est d'avoir fait école, ce qui prouve bien qu'il n'a point perverti l'art militaire. Dans n'importe quel art ou quelle science, c'est

¹ Au premier ordre pour la marche, dit le P. de la Rue, une telle ardeur s'empara de tous les esprits, que l'on ne compta plus ni les lieues, ni les jours, ni les passages des monts et des rivières. Chacun trouvait dans son courage et dans l'espérance du combat, de quoi s'endurcir aux cris même de la soif et de la faim. On vit une armée entière oublier son repos et ses besoins, refuser même parfois les secours et les rafraîchissements, que le zèle du peuple et la prévoyance des officiers leur avaient partout disposés sur les chemins. Ils couraient, disaient-ils, à la victoire et n'avaient besoin que de l'ennemi. "

un don rare et précieux, c'est une grande gloire, dirai-je, que d'avoir créé des élèves distingués qui, tout en conservant une sincère gratitude pour leur maître, lui ont fait beaucoup d'honneur par leur mérite autant que par leurs œuvres.

Nous lisons dans les mémoires du duc de Berwick : " La France ne fut dédommée de la perte du maréchal de Luxembourg que par le nombre d'habiles généraux qui s'étaient formés sous lui. "

Or, l'illustre Berwick fut l'un des premiers de ces généraux.

Vinrent ensuite les princes de Conti, de Vendôme; les Feuquières, Tilladet, Villars, Puységur, de Gournay, Rubantel, etc.

Guibert, le célèbre auteur de l'*Essai de Tactique*, s'exprime ainsi au sujet du maréchal de Puységur : " Mais pour parler du général de Louis XIV qui, commandant de grandes armées sut le mieux les remuer, le maréchal de Luxembourg, il faut voir dans ses campagnes, il faut lire dans ses dépêches, combien il croyait les marches importantes, combien il leur a dû des succès. Ce fut sous lui, ce fut étant le maréchal général de logis de son armée, que Puységur jeta le plan de ces combinaisons de marche qu'il développa depuis dans son traité sur l'Art de la guerre. "

Nous pouvons ajouter que le chapitre des *Marches*, si supérieurement traité par Guibert, a été inspiré en partie par celles exécutées par Luxembourg.

Maintenant écoutons le maréchal de Puységur :

" Comme je n'étais pas encore bien stylé aux fonctions de cet emploi (sans doute analogue à celui des chefs d'état-major d'aujourd'hui), quand l'armée devait marcher, M. de Luxembourg me faisait appeler pour me dicter l'ordre de la marche. Quant à lui, pour prendre connaissance du pays et des chemins que les colonnes pourraient tenir pour se rendre au nouveau camp, il interrogeait les officiers qu'il envoyait souvent en reconnaissance et qui, par conséquent, connaissaient le pays; ensuite il questionnait les habitants les plus intelligents sur les connaissances qu'il pouvait en tirer; il me dictait l'ordre de marche, tant pour les chemins que les colonnes auraient à tenir, que pour les précautions qu'elles auraient à prendre contre l'armée et les places ennemies.

“ Après trois ou quatre marches je commençai à me former à cet art difficile¹. ”

Nous avons relaté plus haut l'opinion de Feuquières.

Citons encore ce passage de Saint-Germain : “ La campagne de 1675, en Flandre, fit le plus grand honneur à Luxembourg qui commandait en chef l'armée française. Avec des forces très inférieures il sut tenir en échec celles des ennemis. Ce fut une des moins éclatantes et peut-être une des plus glorieuses de Luxembourg. ”

“ Qui, après avoir examiné la conduite ferme et prudente de ce général, ne se rappelle celle du maréchal de Saxe en 1744 ? Mêmes conjonctures, mêmes vues, mêmes talents, mêmes événements. Il faut avouer que les grands hommes ont souvent dans leur marche des traits de ressemblance dont on ne peut s'empêcher d'être frappé. ”

Oui, M. de St-Germain, mais il faut encore convenir que ceux qui posent les premiers jalons d'un art ou d'une science facilitent singulièrement la tâche à ceux qui les suivent dans notre difficile et pénible carrière.

Quels noms, quelles autorités ! Berwick, Guibert, Puységur, Feuquières, le maréchal de Saxe, Villars, etc., tous brillent du plus vif éclat dans le monde savant et guerrier.

Et si, comme nous osons l'espérer, on convient de ce qui précède, nous serons-nous trop avancé en déclarant que Luxembourg a été l'Initiateur de Seydlitz ?

¹ Fabro, Lieut' Colonel des grenadiers royaux, dans ses belles études manuscrites sur l'art de la guerre (1741 à 1785), a fait la critique et l'éloge de Puységur en lui reprochant de ne pas avoir appuyé ses leçons sur le récit des campagnes brillantes de Luxembourg, campagnes dans lesquelles il avait joué un rôle distingué.

Ce reproche ne nous semble pas fondé; nous lisons dans l'*Art de la guerre*, par Puységur : “ L'on peut voir dans les livres que j'ai faits et dont j'ai déjà parlé, qui sont la description des campagnes du maréchal de Luxembourg depuis 1690 jusqu'en 1694, qu'il y a longtemps que je me suis formé dans une partie des principes dont il s'agit. ”

Malheureusement, nous ne trouvons aucune trace de ces livres; peut-être sont-ils compris au nombre des écrits que Puységur a brûlés quelque temps avant sa mort. Combien cette perte est déplorable ! Puységur était parfaitement initié à la tactique de Luxembourg; il était sorti de son école; mieux que Guiscard, Berwick, et même Feuquières, il pouvait nous fournir des documents d'un puissant intérêt sur notre héros.

COMMENT LUXEMBOURG IMPROVISE UNE CAVALERIE

En 1673, serré en Hollande par une armée de 70,000 hommes qui ne lui laissait que la route de Charleroi pour regagner la France, il reçoit l'ordre d'évacuer toutes les conquêtes qu'il vient de faire; il groupe ses forces à Utrecht : 16,000 hommes, encombrés de 300 bouches à feu et de 3,000 charriots, manquant de cavalerie, voilà ses ressources pour effectuer une retraite périlleuse; le 15 novembre, il part d'Utrecht, gagne heureusement Maestricht, y laisse son artillerie, puis continue sa route avec ordre et fierté, en se faisant éclairer par 800 grenadiers, choisis parmi les plus adroits et les plus intrépides soldats de sa petite armée, qu'il met à cheval pour remplir l'office de dragons. Cette sage et habile retraite le classe près de Turenne et de Condé.

(DE LA BARRE DUPARCQ.)

CRÉATION DES HUSSARDS FRANÇAIS

Pendant la sanglante guerre de 1692, des hussards hongrois désertèrent des rangs impériaux et vinrent en France; des officiers de l'armée de Luxembourg s'en engouèrent et les prirent à leur suite : le maréchal à qui rien n'échappait ayant remarqué que ces hommes avaient une aptitude singulière pour le service des partisans et des avant-postes, en forma quelques compagnies qu'il envoya en reconnaissance et en patrouille; le succès des hussards dépassa les espérances du général en chef et de l'armée; les nouveaux soldats firent merveille et ils devinrent le noyau du premier régiment des hussards français.

TROUPES LÉGÈRES SOUS LUXEMBOURG

“ Pendant les premières guerres de Louis XIV, Condé, Turenne, Créqui eurent peu ou point de troupes légères; ce ne fut que vers la guerre de Succession que l'on vit les partisans et les troupes légères composer les corps avancés des armées; on s'était contenté jusqu'alors d'envoyer les gardes du corps et les piquets battre l'estrade, et faire le coup de pistolet; mais les troupes légères devinrent bientôt indispensables quand Luxembourg, pour faciliter la marche des armées devenues

“ beaucoup plus nombreuses, imagina de changer l'ordre de bataille des troupes.

“ L'armée fut partagée en deux lignes d'infanterie et une réserve, en deux lignes de cavalerie, également sur deux lignes et une réserve, enfin en colonnes d'artillerie, de train, de pontons et de bagages. Chaque ligne selon sa force, forma une ou deux colonnes de marche, composée d'une seule et même espèce de troupes. ”

(DE LA ROCHE AYMON.)

PARTICULARITÉS RELATIVES A LUXEMBOURG

Luxembourg chargeait souvent à la tête de ses escadrons n'ayant qu'une simple canne à la main. Le roi de Naples a imité cet exemple chevaleresque; en effet, c'était avec une cravache entre les mains qu'il abordait les hordes cosaques.

Le vainqueur de Fleurus si souvent exposé aux plus grands périls de la vie, tant dans les sièges que dans une foule de combats et de batailles, ne reçut jamais de blessure.

Les mémoires du duc de Saint-Simon mentionnent un fait original : “ En 1694, le curé de Neerwinden eut tout le long et “ terrible spectacle de la bataille du haut de son clocher où il “ s'était grimpé (sic). ”

Ce fut à la suite de la prise, par Luxembourg, de l'important convoi destiné au camp de Saint-Venant, que la plus grande pénurie se déclara dans l'armée de Turenne et que ce grand homme fit fondre sa vaisselle d'argent en guise de monnaie, disent les mémoires du temps, pour venir en aide à ses troupes.

En 1793, — un siècle après la victoire de Luxembourg, — le général Dumouriez reçut un échec considérable à Neerwinden.

Cependant il resta maître du champ de bataille jusqu'au soir,

moment où il apprit le désastre imprévu de son aile gauche; comme Luxembourg il avait emporté trois fois d'assaut le village de Neerwinden.

Les positions des français et des alliés, en 1793, étaient différentes de celles que les deux armées belligérantes ont occupées en 1693.

On sait que la victoire de Neerwinden fut très sanglante. C'est à cette occasion qu'on dit qu'il fallait chanter plus de *De Profundis* que de *Te Deum*; la cathédrale de Paris fut remplie de drapeaux ennemis. Le maréchal s'y étant rendu peu de temps après avec le prince de Conti pour une cérémonie, ce prince dit en écartant la foule qui embarrassait la porte : " Messieurs, laissez passer le tapis-sier de Notre-Dame. "

Dès que Louis XIV fut instruit des détails de cette bataille, il dit : " Luxembourg a attaqué en prince de Condé et le prince " d'Orange a fait sa retraite en Turenne. "

" Ce duc de Luxembourg qui est en *possession* (sic) de me " battre partout, vient de me battre encore à Neerwinden. "

(Fragment d'une lettre du roi GUILLAUME à l'empereur.)

" Quand la postérité verra la ville de Hal entourée des ruines " de ses remparts, et le temple levant le front au milieu de tant " de ruines, en gémissant des dures nécessités de la guerre, " pourra-t-elle s'empêcher de se souvenir avec joie de la religion " du général de Luxembourg ? Il prit le même soin, et pour un " sujet tout pareil, dans la démolition de Braine-le-Comte. Il faisait " même profession d'une reconnaissance toute particulière pour " cette Mère de miséricorde. Et l'on voit encore de ses lettres à " des personnes du premier rang dans lesquelles il ne rougit pas " de déclarer que, dans tous ses malheurs, il s'était adressé à Elle, " et avait toujours senti les effets de sa protection. "

(Oraison funèbre de Luxembourg par le P. DE LA RUE.)

“ A Neerwinden le duc de Berwick fit des prodiges de valeur; au reste ce n'était pas seulement l'amour de la gloire qui l'excitait, c'était la haine, la vengeance; il prétendait combattre et immoler de sa main l'usurpateur du trône de son père. Il n'y eut point d'efforts qu'il ne fît pour le joindre; il perça jusqu'à la 3^e ligne; mais enfin accablé par le nombre, blessé et pris, il fut conduit au roi Guillaume qui lui demanda d'un air triomphant si Luxembourg ne se repentait pas de l'être venu attaquer? — Monsieur, c'est vous, reprit fièrement Berwick, qui ne tarderez pas à vous repentir de l'avoir attendu. ”

(DESORMEAUX.)

USAGES ET MANŒUVRES SOI-DISANT MODERNES

Nous avons déjà parlé des mouvements tournants, etc.

Ce fut à Fleurus et à Neerwinden que la cavalerie française combattit pour la première fois en grandes masses, mais il fallait le génie de Luxembourg pour les faire mouvoir avec cet ordre, cet ensemble, cette célérité dignes des plus beaux jours de Seydlitz.

A la bataille de Fleurus et avant d'entamer le combat, le maréchal parcourut les rangs de son armée, recommandant à tous les corps d'infanterie de réserver leur feu et d'approcher de près l'ennemi. — A la bataille de Neerwinden les tentes, les bagages et les *havresacs* furent laissés sous l'escorte des troupes les plus fatiguées pendant qu'il s'avancait avec le gros.

Dans la même bataille, quoique Luxembourg n'eût pas d'artillerie à cheval, il s'est très judicieusement servi de cette arme pour entamer le dernier carré du prince de Waldeck; ce fut après quelques vigoureuses décharges qu'il fit donner sa cavalerie. Ce formidable carré, qui résistait et se signala par un courage héroïque, fut attaqué du côté des angles par la cavalerie française, disposée en colonne serrée. Encore une fois je me demande ce que nous pouvons avoir inventé?

Décidément nos anciens avaient du bon.

TACTIQUE DE LA CAVALERIE SOUS LUXEMBOURG

“ Disons donc que l'histoire, tout en proclamant d'im-
 “ muables principes, en modifie quelque peu l'application
 “ dans le cours du temps; que la guerre également sur un
 “ fond invariable, subit des variations de forme et de ma-
 “ nière, suivant l'esprit et les usages de chaque époque,
 “ mais que dans la tactique de la cavalerie, comme en toute
 “ autre partie de l'art militaire, nous devons nous efforcer
 “ d'allier aux principes éternellement vrais, quelques pro-
 “ cédés nouveaux enfantés par des circonstances nou-
 “ velles, ” (UNGER.)

“ Malgré la différence des armes et des moyens, beau-
 “ coup d'observations nous sont communes avec les an-
 “ ciens. Au fond l'art de la guerre a pour base les mêmes
 “ principes avant et depuis les armes à feu. ”

(GARRION NISAS.)

“ Une arme toute d'élan doit être soumise à un petit
 “ nombre d'axiomes et de mouvements qui sont les seuls
 “ exclusivement en rapport avec sa nature. ”

(DE LA ROCHE AYMON.)

Sous Luxembourg, le nombre de mouvements ou d'évolutions était restreint à de justes proportions; ces mouvements étaient d'une grande simplicité. Les escadrons étaient formés sur trois rangs, on les réduisait quelquefois à deux; le 3^e rang servait ordinairement à remplacer les vides qui se faisaient dans les deux premiers rangs. — La cavalerie arrivait ordinairement en colonne serrée sur le champ de bataille, elle était ensuite placée aux deux ailes et sur deux lignes; une réserve disposée en colonne serrée se trouvait derrière l'une des ailes. La cavalerie partait de l'ordre en colonne avec distance ou en colonne serrée pour se former en bataille soit en avant, ou sur l'un des flancs, ou sur le prolongement en avant de l'un des flancs; il y avait des intervalles égaux au quart de leur front, entre les escadrons rangés ou marchant en bataille; on exécutait avec beaucoup d'intelligence et de célérité les passages de la ligne en avant ou en arrière; les charges se faisaient rapidement, et dans l'ordre le plus compacte possible.

Nous voyons donc que la plupart de ces mouvements, qui, aujourd'hui encore, figurent dans l'Ordonnance française du 6 décembre 1829, étaient déjà connus et pratiqués au temps de Luxembourg. Ces mouvements, il est vrai, ne s'exécutaient pas tous d'après les procédés actuels, ni sans doute avec la même facilité, mais ils s'exécutaient.

ATTAQUES PAR LE FLANC

Dans la plupart des combats livrés par Luxembourg avec la cavalerie, ce grand homme a fait un usage fréquent des attaques par le flanc; elles sont en effet aussi redoutables que décisives, quand, bien entendu, l'à-propos de l'initiative, la prompte appréciation des positions respectives se joint à la vigueur de l'exécution. Nos meilleurs auteurs nous recommandent ces attaques, surtout contre la cavalerie ¹.

Le brillant combat qui précéda la bataille de Fleurus nous prouve une fois de plus que nos anciens dont on parle si légèrement aujourd'hui, connaissaient aussi bien, si pas mieux que nous, la seule pratique, la seule véritable tactique qui convient à notre arme. Le capitaine de Cheladet est à l'avant garde, il fouille le terrain, reconnaît et suit de près l'ennemi, ne le perd pas un instant de vue, reste en contact avec lui, tout en prévenant lestement son général par des ordonnances échelonnées entre lui et Luxembourg. Celui-ci se *hâte lentement* d'abord, il prend son temps et ses mesures; il joint de Cheladet, il tâte et amuse l'ennemi jusqu'au moment où le marquis de Gournay pourra venir constituer sa réserve. Pendant qu'il observe et médite, il fait former les premiers escadrons en bataille, le terrain est propice, la minute dé-

¹ Dans le cours de la dernière période campée, le 11 juillet 1872, j'ai eu la satisfaction de réussir pleinement une manœuvre de ce genre et nous avons pu nous convaincre, moi et les officiers qui m'ont si bien secondé, que si le combat eût été réel au lieu d'être fictif, c'en était fait de nos adversaires, qui, faute inexcusable, n'avaient pas même songé à se constituer une réserve. Ce fut un beau jour pour moi; je prouvai à quelques chefs qu'ils peuvent se tromper dans leurs appréciations. " Il faut bien se garder, dit le preux et loyal François de la Noue, de faire en soi-même des conclusions trop promptes à la condamnation de ceux qu'on ne daigne pas prendre le loisir de connaître. " On m'a légèrement accusé de manquer d'initiative... Eh bien, ma conduite à Charleroi, si noblement appréciée par M. le général De Moor, pendant la grève de janvier 1872, ensuite la manière dont j'ai commandé mes escadrons pendant le dernier camp, démontrent surabondamment que, sous ce rapport encore, j'étais à la hauteur de ma position, et que je jouissais de toute mon énergie morale et physique.

Le 11 juillet 1872 M. le colonel baron de Biber, commandait le corps d'armée chargé de combattre celui du général en chef. Les deux escadrons placés sous mes ordres représentaient deux régiments de quatre escadrons chacun et faisaient partie du corps de Biber; mes escadrons, étaient commandés par MM. les capitaines commandants de Neus, Eggermont, lieutenant Muny et sous-lieutenants de Formanoir de la Cazerie, Frantzen, Galère, Thomas et de Menten de Horne.

cisive arrive enfin; il fait sonner la charge; la cavalerie française toujours un peu vive dans l'attaque, se laisse emporter par son élan; le maréchal a prévu la faute, il a sous la main une réserve de six escadrons et quand il a repoussé le général de Flodorf et ses 22 escadrons, quand il a reconnu la position du prince de Waldeck, quand il a eu procuré à sa cavalerie un succès qui doublera sa confiance et sa force morale pour les épreuves du lendemain, il ordonne la retraite. Avec quel art et quel sang-froid elle s'exécuta !

La tactique adoptée par Luxembourg pour sa cavalerie, — tactique admirablement appropriée au caractère de la nation, — nous semble se résumer en ces points :

Cantonner la cavalerie.

La tenir en haleine.

L'aguerrir autant que possible.

L'utiliser largement aux avant-postes.

La ménager avec art, mais la prodiguer au besoin.

La tenir groupée et à l'abri dans la position d'attente.

La placer aux deux ailes et sur deux lignes, la réserve derrière l'une des ailes.

Exalter son moral et ses moyens physiques.

Lui choisir des chefs vigoureux, habiles, entreprenants.

Simplifier ses manœuvres.

L'employer à propos.

Lui ménager des coups de main, surtout au début d'une campagne.

La réunir sous deux chefs, tout au plus.

Leur donner une grande latitude.

Ne pas l'astreindre, dans les marches, à suivre l'infanterie.

L'emploi judicieux des réserves.

L'attaque à l'arme blanche.

L'attaque, étant en bataille ou en colonne serrée.

L'initiative pour la charge.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS RELATIVES A NOTRE CAVALERIE.

Des instructions particulières, les préceptes et les exemples de la cavalerie de Condé transmis à celles de Luxembourg, tenaient probablement lieu de règlements d'exercices à cette époque. L'ar-

mée française de nos jours est mieux favorisée, elle est en possession de la célèbre Ordonnance de 1829. Cette ordonnance a été suivie en Belgique depuis 1830 jusqu'à 1869. Pour nous qui lui sommes redevables de la partie la plus importante de notre éducation militaire, et à qui elle rappelle les braves et modestes officiers, presque tous anciens soldats du premier empire, qui nous l'ont enseignée avec tant de patiente bonté et qui nous ont familiarisés avec ses détails, nous aimons, en fils reconnaissants, à constater qu'elle brillait par la clarté, la logique, l'esprit guerrier, la beauté et la concision du style, l'expérience des faits accomplis et le respect des traditions.

Cette ordonnance a été remplacée chez nous par le règlement autrichien, dont les évolutions (notamment celles de la formation et des mouvements en ligne de colonnes) nous semblent calquées sur celles proposées par le comte de la Roche Aymon dans son ouvrage intitulé : *De la Cavalerie ou des changements nécessaires dans sa composition, ses manœuvres, etc.*, publié quelque temps avant l'apparition de l'ordonnance de 1829.

Il est permis de se demander où, quand et comment ce règlement a prouvé sa supériorité sur les autres ordonnances du continent. Il n'en est pas de même pour l'ordonnance de 1829; c'est sur les faits de guerre de Luxembourg, de Frédéric II et de Napoléon I^{er} qu'elle a été basée. " C'est à Seydlitz, (il aurait pu ajouter et à Luxembourg) dit le général Marbot, que la cavalerie de Prusse, et par suite toutes les cavaleries de l'Europe qui ont imité celle-ci, doivent leurs meilleures et principales évolutions. " Vingt fois sous Napoléon la cavalerie autrichienne a été culbutée par la cavalerie française et l'on connaît les succès de la cavalerie prussienne dans la campagne de 1866; or, les règlements français et prussiens, élaborés sur des principes analogues, et dont les cavaleries française et prussienne ont fait une si glorieuse application sur les champs de bataille, prouvent à l'évidence que le règlement autrichien leur est inférieur sous tous les rapports. Loin de moi pourtant la pensée qu'un règlement, si bon qu'il soit, puisse suffire seul pour déterminer les succès de la cavalerie sur le champ de l'action, mais je crois qu'il y contribue pour une large part.

Personne non plus ne songera à contester le rare mérite du vaillant général Edelsheim, l'inspirateur du règlement autrichien, mais quant à prétendre, comme d'aucuns le veulent, que

la cavalerie autrichienne s'est montrée supérieure à la cavalerie prussienne, c'est une autre affaire : une assertion ne détruit nullement la logique des faits. L'Autriche a été vaincue en 1866, comme elle l'a été en 1757, 1790, 1800, 1809 et 1859.

L'ordonnance de 1829, à part le dispositif de la masse de colonnes, qui est tout simplement l'ordre de la colonne serrée quand elle est rompue par pelotons à droite ou à gauche, dispositif dont beaucoup d'officiers contestent l'utilité et qui ne vaudra jamais l'ordre classique de la colonne serrée, l'ordonnance de 1829, disons-nous renferme tous les éléments et presque tous les mouvements du règlement autrichien; il ne s'agit que de les formuler et de les classer en principe. Nous formons le vœu que la cavalerie française, après l'avoir modifiée dans quelques parties, conserve ce beau monument élevé par le patriotisme et par l'expérience éclairée de ses aînés.

AVONS-NOUS UNE TACTIQUE PROPREMENT DITE ?

De nos jours on parle beaucoup de la nécessité de changer la tactique de la cavalerie. Il s'agirait d'abord de savoir si réellement notre arme possède une tactique rationnelle et bien définie ¹. Pour notre part, nous en doutons quelque peu. Du reste, cette question nous mènerait trop loin. Je me bornerai à demander où, en Europe, depuis les guerres du premier empire, la cavalerie a combattu par grandes divisions ou corps d'armée de cavalerie, comme cela se pratiquait souvent à cette époque ?

Les guerres de 1859, de 1866, de 1870-71 n'offrent pas d'exemples saillants de l'emploi de masses imposantes de cavalerie sur le champ de bataille; cependant ces masses existaient, et dans de grandes proportions. Les circonstances favorables ont-elles manqué, les difficultés du terrain l'ont-elles empêchée d'agir, ou bien — et c'est le plus probable — les véritables chefs lui ont-ils fait défaut ? Constatons-le franchement, mais avec peine : ces terribles guerres d'envahissement

¹ La tactique est à l'armée ce qu'est le style à l'homme, on peut changer l'un et l'autre superficiellement, mais le fond jamais. — En réalité la tactique s'applique plus particulièrement à l'infanterie qu'aux autres armes, attendu que la cavalerie, par exemple, étant appelée à toujours donner offensivement, la tactique bonne pour celle d'une armée doit l'être également, en principe, pour toutes les autres. ”

l'ont révélé que des talens de second ordre¹. C'est en vain qu'on chercherait aujourd'hui en France, en Prusse, ou en Autriche, un général de cavalerie qui s'y soit montré avec le prestige d'un Luxembourg, d'un Seydlitz, d'un Lasalle, ou d'un Murat : tandis que sous Napoléon I, à Austerlitz, par exemple, la brillante cavalerie française avait à sa tête des généraux d'élite : d'Hautpoul, Bessière, Murat, Milhaud, Treillard, Boyer, Kellerman, Walter, Picard, Klein, Boursier, Rapp, Nansouty, ayant sous leurs ordres un effectif de 14,000 cavaliers, répartis dans 125 escadrons. " Mais cette cavalerie, dit " J. Ambert, avait pris part aux guerres de la révolution, elle " était manœuvrière et aguerrie. Les chefs instruits, vigoureux, " savaient le parti qui se peut tirer de la cavalerie. Connus " de leurs escadrons qu'ils avaient plusieurs fois menés à l'en- " nemi, ces chefs, généraux, colonels, capitaines, n'avaient " jamais entendu mettre en doute la valeur de leur arme. Les " généraux d'infanterie, si habiles d'ailleurs, rendaient justice " à leurs frères d'armes. "

Est-il étonnant que cette cavalerie ait fait des prodiges d'audace et d'héroïsme dans cette mémorable journée ? Eh bien, nous aimons à le redire, c'est sur ces savantes manœuvres, sur les brillants faits d'armes, sur les combats homériques de ces héros, auxquels nous ne manquerons pas de joindre les Stengel, Pajol, Lasalle, Corbineau, Colbert, Curely, Richepanse, Montbrun et notre Boussart, ce vaillant fils du Hainaut, (tous grands partisans de la colonne serrée et de ses déploiements), que les rédacteurs de l'Ordonnance de 1829, autres illustrations militaires de l'époque ! ont basé la théorie et la pratique de leurs évolutions.

Ne serait-il pas présomptueux de prétendre que, sous l'inspiration d'un homme de génie, la cavalerie ne combattrait plus en grandes masses, quand elle en trouvera l'occasion et un ter-

¹ S'il s'en fut trouvé un qui, à l'aide d'une combinaison ou d'une inspiration due à son génie, aurait obtenu un succès marquant, décisif, alors, certes, je comprendrais qu'il y ait lieu de modifier certaines parties de notre tactique. Ce chef ne s'est pas révélé; dès lors pourquoi rejeter les bonnes méthodes qui ont illustré les trois
 ... nous venons de citer ? Pourquoi chercher à nier que les succès de second
 ... 1871 sont dus aux

rain propice¹? Ces terrains font-ils défaut? Eh! pour ne parler que de notre petit pays² les bruyères de la Campine, les plaines du Brabant, les plateaux de la Hesbaye et du Luxembourg, les campagnes sablonneuses de plusieurs parties des Flandres ne sont-ils pas de magnifiques champs clos pour les luttes équestres? Donc, si on admet la possibilité de ces luttes, n'aurait-on pas recours aux vastes conceptions de l'ordonnance de 1829? Alors, qu'un Seydlitz ou un Lasalle apparaisse à l'horizon des batailles et comme autrefois la cavalerie surgira dans toute la splendeur de la victoire! Que celui qui n'y croit pas déchausse immédiatement l'éperon, il n'est pas digne du beau titre de cavalier.

DE L'INSTRUCTION SCIENTIFIQUE DANS LA CAVALERIE

Plus que personne nous estimons à un haut degré l'instruction professionnelle, les études sérieuses, la science intelligente et naturellement progressive, acquise par le goût et par l'ardeur du travail; mais quant aux sciences exactes, aux études abstraites que l'on croit, de nos jours, si nécessaires à la cavalerie, et dont l'utilité réelle, pratique, est au moins problématique, nous croyons comme le colonel d'état-major Bonneau de Martray, que "si l'instruction individuelle est de la dernière importance pour les cavaliers, le bon choix des officiers et leur instruction militaire sont également indispensables, et qu'il vaudrait mieux,

"¹ Si la cavalerie prussienne eut une si grande part aux succès de Frédéric II c'est que ce grand homme, outre le principe qu'il suivait de ne la faire combattre qu'en grands corps, n'attendait jamais qu'on lui livrât bataille, et prévenait tous les jours l'ennemi."

(JACQUINOT DE PRESLES.)

Nous demanderons si cette tactique n'était pas exactement celle de Luxembourg?

"Dans les mains de Napoléon, les corps de cavalerie devinrent des instruments terribles et d'un poids bien puissant dans la balance des combats. Si l'empereur avait possédé une cavalerie qui valût matériellement la moitié de celle de ses alliés, l'histoire eût enregistré ses prodiges au nombre des plus incroyables."

(DE DECKER.)

On sait que Seydlitz trouvait peu de terrains impraticables pour sa brave cavalerie.

² Est-il besoin de rappeler que la Russie, la Prusse, la Bohême, la Hongrie, l'Asie, etc., renferment des plaines d'une immense étendue? "N'oublions pas, dit le chef d'escadron Peyronnet, que la Lorraine, la Champagne, la Picardie, sont des pays de plaines très propres aux exploits d'une cavalerie nombreuse, solide et surtout bien commandée."

“ exiger, pour entrer à l'école militaire et en sortir, moins de sciences exactes, qui ne servent jamais, et plus d'intelligence, de coup d'œil, de force, d'agilité, de vigueur, de connaissances pratiques du métier et d'habileté dans les manœuvres. ”

“ C'est ainsi qu'on obtient des Lasalle, des Seydlitz et des Murat. Je le répète, en fait de sciences exactes il ne faudrait apprendre que ce qui est nécessaire à son état. Et les écoles militaires devraient être instituées, plutôt pour éprouver et développer les aptitudes spéciales, au moral et au physique, que pour accroître l'instruction générale, laquelle peut parfaitement s'acquérir au dehors. ”

Maintenant donnons la parole au général Morand : “ Au résultat tout se décide sur le champ de bataille, et là il faut surtout du coup d'œil et du sang-froid, une activité indomptable qui ne connaît ni fatigue, ni retardement; il faut cette valeur, cette adresse qui se retirent de tous les embarras, voilà ce que les maîtres *n'enseignent pas*, et ce qui, pourtant, assure les succès de la guerre. ”

L'école militaire proprement dite nous semble donc parfaitement convenir aux armes spéciales et fort peu à la cavalerie. Je ne sache point que Condé, Luxembourg, Seydlitz, Ziethen, Lasalle, Murat¹, aient jamais subi un examen quelconque à n'importe quel établissement de ce genre. Mais ce que nous savons, ce que l'histoire enregistre, en traits de flamme, c'est que le vieux génie naturel aidant, ils ont été des types comme conducteurs de la cavalerie.

SCIENCE PRATIQUE DE NOTRE ARME

La force de notre arme est basée sur l'amour du cheval et sur la bravoure des cavaliers; la science de la cavalerie est essentiellement pratique; elle consiste dans la connaissance et l'étude approfondie des détails, mais quels détails! L'Équitation, le Tir, l'Escrime, la Voltige, la Gymnastique, l'Hygiène, l'Hippologie, l'Administration, les divers règlements, la connaissance des hommes, l'art de s'en faire aimer et respecter; les diverses fonctions

¹ Ces généraux, excepté Murat, étaient certainement très instruits, et les époques où ils vivaient étaient bien différentes de la nôtre. Les armées se mouvaient plus lentement; puis ils avaient l'expérience à laquelle nous, nous devons suppléer par l'instruction; je ne l'ignore pas, mais, ce que je me permets de contester, c'est que cette instruction, pour la cavalerie, ne doit pas être entièrement scientifique.

de tous les grades; tout ce qui se rapporte à l'armement, au harnachement, au paquetage; les soins à donner au cheval, soit à l'état de santé, soit quand il est blessé ou malade; la ferrure; la manière de régler les allures dans les marches, sur le champ de bataille; les différentes écoles à pied, à cheval; le service compliqué des avant-postes, etc.

Cette science devrait être familière à tous les degrés de la hiérarchie, et elle ne l'est qu'à un petit nombre; beaucoup la dédaignent même, parce qu'ils se figurent qu'elle est trop simple, trop vulgaire; je le répète, c'est pourtant celle qui est indispensable, pratique, la seule qui soit de nature à préparer et à assurer les succès de la cavalerie. Chose triste! au lieu de chercher à la remettre en honneur, on s'évertue à diriger les esprits vers les hautes régions de la stratégie; comme si, tous, nous étions appelés, en Belgique, à devenir des Moltke; on veut faire de nous, cavaliers, des physiciens, des chimistes, des mathématiciens, des historiens, des ingénieurs quand il s'agit tout bonnement, en temps de paix, de bien dresser et discipliner hommes et chevaux; de manœuvrer avec promptitude et habileté; d'inspirer une noble émulation à nos cavaliers, de les exercer avec intelligence et méthode au service de campagne; quand il s'agit de perfectionner notre instruction au point de vue de la topographie, du lever du terrain, de la connaissance approfondie des cartes, de l'étude de la langue allemande¹, de la tactique de trois armes et des questions qui sont du domaine de l'histoire militaire, de la géographie et de la littérature², puis, si c'est en temps de guerre, d'arriver sur le champ de l'action avec des cava-

¹ Les Romains faisaient apprendre à leurs enfants la langue du peuple avec lequel ils étaient en guerre.

(TITE LIVE.)

² La Littérature? Pas trop n'en faut cependant!... C'est peut-être à mon goût pour la poésie que je dois une partie des mécomptes de ma carrière militaire.

Il faut bien en convenir: dans beaucoup d'armées les productions artistiques, qui réclament des dispositions innées et le plein développement des facultés intellectuelles, sont ordinairement accueillies avec indifférence ou dédain. P. L. Courrier et J. Ambert ont fait des réflexions très judicieuses à ce sujet: elles n'ont rien perdu de leur actualité.

Quoiqu'il en soit, pour ce qui nous concerne, nous sommes fiers de le proclamer, de tout temps nous avons voué un culte à la poésie; nous lui devons nos joies, nos consolations et l'estime des honnêtes gens. On peut vouloir impunément briser l'épée d'un loyal officier, mais briser la plume du poète, non pas! Depuis plus de vingt ans elle a fait ses preuves au grand jour de la publicité. C'est plus inutilement encore que le venin de la calomnie et la bave haineuse

liers braves, bien disciplinés, habiles en équitation, adroits à manier leurs armes, et montés sur des chevaux en bon état, bien ferrés, rompus aux fatigues, ayant le paquetage bien équilibré... Et alors, si votre coup d'œil n'est pas formé, si vous ne savez pas profiter d'un terrain favorable, si vous n'avez pas la confiance de vos troupiers, s'ils ne vous savent pas résolu à vous faire rompre le cou plutôt que de reculer, si vous ne savez pas rapidement trouver le moyen et l'occasion de vous précipiter sur l'ennemi avec la certitude que vous serez hardiment suivi et que votre charge impétueuse et votre fougue guerrière seront couronnées de succès, je vous demanderai de quel secours sera pour vous, pour vos cavaliers et pour le pays votre bagage scientifique?...

CAVALERIE BELGE EN 1839

Quels que soient le progrès et les changements que l'on pourra introduire dans la cavalerie par suite des ressources de tout genre que le service obligatoire mettrait à sa disposition dans un temps donné, — ce qui ne peut tarder, car le salut du pays est à ce prix, — nous doutons fort que jamais elle atteigne à ce degré d'instruction, de patriotisme, de vigueur et de nerf qui lui avaient acquis une si

de l'envie tenteraient de souiller la réputation que ses œuvres lui ont créée et noblement acquise! Le poète tient son talent de Dieu, le sublime Dispensateur de toutes choses, et son nom sera cité, peut-être inscrit avec honneur dans les annales de sa patrie, quand celui de ses obscurs détracteurs sera depuis longtemps enseveli dans les ténèbres de l'oubli.

J'en appelle à tous ceux qui me connaissent : ce n'était qu'après avoir rempli avec goût et zèle tous les devoirs de ma charge que je m'entretenais avec la muse chrétienne. *Travaillons d'abord, nous chanterons après!* C'est à la lettre que j'ai suivi ce conseil de mon ami dévoué, le poète Benoit Quinet. Je défie quiconque de me reprocher de ne pas connaître et de ne pas avoir aimé passionnément l'arme de ma prédilection : l'arme où je sers depuis 42 ans, l'arme où je suis apprécié et j'ose le dire estimé, la cavalerie en un mot!*

Aimons la besogne, et plus nous en aurons, tant mieux! Connaissez-vous en ce monde un être plus malheureux que celui qui n'a rien à faire, qui reste renfermé dans son égoïsme solitaire, qui ne sait point faire un pas pour ses amis, pour ses inférieurs, pour tendre la main au malheur?... *Travaillons! le travail est une bénédiction.* Laissons les fils de la mollesse porter au café leurs pas engourdis; pour nous, restons fidèles au devoir, à l'étude et aux nobles sentiments qui constituent la dignité de l'homme.

* Des raisons sérieuses m'ont obligé, à mon grand regret, de me mettre deux ou trois fois en scène, dans le cours de ce travail; mes nombreux amis comprendront ces raisons ils savent très bien que la vanité ou la présomption n'y entrent pour rien.

belle réputation en 1839, année à jamais néfaste pour la Belgique, et particulièrement pour nos frères du Limbourg et du Luxembourg, qui ont le plus souffert de l'odieux traité des 24 articles.

Cette cavalerie merveilleusement rompue au service des avant-postes et presque toujours cantonnée à la frontière Nord-Est, possédait réellement des qualités hors ligne; son éducation était parfaitement appropriée à la situation, à son esprit et aux services qu'elle aurait été appelée à rendre. Les innovations de tout genre ne venaient pas la troubler, et la race des faiseurs était encore à naître. Elle était bien entretenue, les soldats avaient une paie plus élevée, ils jouissaient de plus de bien-être, de liberté et de considération; ses chevaux étaient vigoureux et rapides, on ne marchandait pas leur nourriture; son personnel était composé de cadres expérimentés, d'une foule de hardis volontaires et de robustes miliciens qui avaient *cinq ans* de service sous les étendards, le *suave* remplaçant (heureuse expression du général Capiaumont) ne s'y rencontrait que par exception. Elle puisait en elle tous ses éléments de durée, de confiance, de vitalité et de succès; elle avait foi dans ses moyens et dans son utilité incontestable; elle pouvait croiser le fer du jour au lendemain; elle avait pour chefs des généraux et des colonels qui s'appelaient: de Brias, de Marneffe, Van Remoortere, Brion, Anoul, Spaey, de Thiéry, Crooy, de Lobel, tous officiers ou chevaliers de la Légion d'Honneur, tous fils de leurs œuvres, tous ayant fait noblement et vaillamment leurs preuves comme commandants d'escadron ou de peloton sous le premier empire; ils possédaient l'estime, la confiance et la respectueuse affection de leurs officiers et de leurs soldats; point de basses intrigues, de passe-droits, de coterie à cette époque! Le respect des hiérarchies, la franchise, l'honneur, la justice et la dignité étaient à l'ordre du jour. Constituée ainsi, commandée de la sorte, cette belle cavalerie, admirablement secondée par une infanterie d'élite et par une artillerie brillante, devait, pouvait et aurait fait des prodiges! Cependant elle ne renfermait dans son sein qu'un très petit nombre de sujets sortant de l'école militaire, ce qui, pour nous, prouve une fois de plus qu'une cavalerie peut être excellente sans avoir absolument besoin du secours des sciences transcendantes ¹.

" ¹ L'homme de guerre doit bien se garder de chercher dans les diverses sciences " ou opérations la certitude géométrique. Il perdrait à calculer un temps qu'il doit " employer à agir, et il résulterait de ses calculs une inaction presque continuelle, " parce que, à la guerre, il est peu d'événements dont la réussite puisse être rigoureusement démontrée. "

(Lieutenant-Colonel JABRO.)

En général, il faut bien l'avouer, ce n'était pas par l'instruction et encore moins par l'amour de l'étude que les officiers subalternes brillaient au temps de Louis XIV. Cela tenait, sans doute, aux mœurs futiles de l'époque, à la légèreté du caractère national autant qu'à l'absence de bons règlements et d'ouvrages traitant avec méthode et talent de l'art de la guerre. Cependant, guidés par des chefs de caractère et de génie, ils ont exécuté de grandes choses. A quoi donc faut-il attribuer cette homogénéité, ce remarquable esprit de corps, cette confiance mutuelle entre le général et ses sous-ordres, cette aptitude réelle, ce merveilleux entrain qui distinguaient la cavalerie de Luxembourg ? La réponse à beaucoup de ces questions se trouve dans l'article précédent.

SERVICE D'AVANT-POSTES

Ce qu'il faudrait à notre cavalerie c'est un règlement clair, concis, du service des avant-postes.

Le service de sûreté, en usage dans ce moment, est une traduction presque littérale d'un ouvrage prussien traitant de la matière; il fourmille de contradictions, et peut être interprété de diverses manières, par la raison bien simple que, en plusieurs endroits, on y renvoie aux prescriptions du règlement français.

Trop souvent aux avant-postes, les officiers de cavalerie ne se donnent pas la peine de s'informer par eux-mêmes des nouvelles, et surtout des intentions réelles de l'ennemi. Ils chargent de ce soin grave les chefs de patrouilles ou de petits postes, puis les flanqueurs et les pointes d'avant-garde. Une confiance beaucoup trop grande, l'influence d'anciennes habitudes, une folle présomption puisée dans la crainte qu'ils croient imposer à l'ennemi, le désir de ménager leur monture sont ordinairement les causes de ce coupable laisser-aller. Un autre point qu'ils négligent encore complètement et qui a une importance capitale, c'est, qu'une fois l'ennemi en vue, ils se bornent à le signaler et à attendre dans leur position actuelle. On doit cependant établir en principe que quand l'ennemi apparaît, on ne peut plus le perdre un instant de vue; il doit

être suivi ou surveillé pas à pas. " Il faut, dit de Brack, " scruter sa pensée, lui interdire le repos, contrarier ses des- " seins ou les rendre inutiles. "

Ce n'est que depuis trois ans que notre cavalerie fait des applications sérieuses et vraiment intelligentes du service de campagne; avant 1869, elles étaient inconnues. Nous avons enfin compris — et c'est là un progrès réel — que s'éclairer au loin, en avant, sur ses flancs et sur ses derrières, se garder avec vigilance soit en marche, soit en station constituaient le service par excellence de la cavalerie. En effet, l'attaque ou la défense des convois, les fourrages à proximité de l'ennemi, les diverses reconnaissances, l'attaque des postes ennemis, le service des partisans, la conduite des détachements, notre tactique en un mot, tout est subordonné à ces deux points capitaux : se garder et s'éclairer¹.

DRAGONS D'AUTREFOIS ET CHASSEURS D'AUJOURD'HUI

Les dragons ont joué un grand rôle dans toutes les campagnes de Luxembourg; lui et ses généraux (Boufflers en particulier) surent admirablement bien les utiliser. Les dragons gardaient les défilés, s'établissaient avec promptitude dans les haies, les taillis et les villages; ils profitaient de tous les accidents du terrain; souvent ils tenaient tête à l'infanterie, et, aussi bien que n'importe quelle cavalerie, ils savaient fournir des charges impétueuses.

Aujourd'hui, par conséquent, que grâce au mousqueton

¹ Le 1^{er} régiment de chasseurs, dont j'ai l'honneur de faire partie, se distingue par sa vive intelligence du service de campagne et par l'entrain qu'il apporte à le mettre en pratique. Il a eu la chance de séjourner à l'extrême frontière pendant la guerre de 1870-71, et il y a déployé autant d'aptitude que d'énergie. — Les travaux de reconnaissances ainsi que les croquis établis par les officiers de ce corps pendant le 4^e trimestre de 1872, n'ont donné lieu à aucune observation de la part de la brigade ou de la division; j'en suis fier : ces travaux ont été exécutés sous ma direction, et j'aime à déclarer que dans le nombre des rapports expédiés à l'autorité supérieure il s'en trouve plusieurs dignes de la plume d'un officier d'état-major.

(Désolé, il manque deux lignes !)

époque, l'étude des guerres de Flandres du 17^e siècle nous serait extrêmement profitable.

Les dragons de Luxembourg avaient un fusil médiocre au point de vue de la justesse et de la rapidité du tir. Pourquoi néanmoins savaient-ils en obtenir un si bon parti? C'est que sans aucun doute on les exerçait fréquemment au maniement et au tir de leur arme.

INNOVATIONS. NOEUD DE COMMUNICATIONS

“ La stabilité dans les usages et dans les principes, dit le comte de Saint-Germain, est tout-à-fait indispensable. ” Particulièrement pour la cavalerie, oserons-nous ajouter. Quand pourrions-nous nous défaire de la manie des innovations, qui trouble les idées et les fausse, puis de cette grande et ridicule inquiétude au sujet du rôle futur que, prétend-on, la cavalerie est appelée à remplir? Il nous semble que la dernière guerre doit nous avoir suffisamment renseignés à cet égard.

A l'avenir on s'éclairera de beaucoup plus loin, en plus grand nombre, et avec plus d'attention, de célérité et d'aptitude; on prendra beaucoup plus au sérieux le service de campagne en l'appliquant avec plus d'intelligence, d'esprit de suite et de résolution. Voilà un véritable progrès nécessité du reste par le railway et pour la sûreté des masses énormes qui composent aujourd'hui les armées; mais, quant à notre tactique, ne cherchons pas du nouveau, soyons logiques et conséquents avec l'esprit de notre arme et ses principes constitutifs.

Le noeud des communications, soit quand les chemins étaient à peine frayés, soit quand les routes ou les canaux eurent sillonné les contrées, soit quand les chemins de fer ont été créés, a toujours été reconnu comme un point capital par tous les grands hommes de guerre. On prétend que le railway a changé ou doit changer le système de la tactique moderne? Nous pensons que c'est une erreur. Il y aura plus de rapidité dans les mouvements, les moyens de transport seront plus faciles, les concentrations plus importantes, il est vrai; mais les

¹ Il est certain que l'usage de cette arme nécessitera de la part des officiers de cavalerie, plus de connaissances tactiques et surtout topographiques.

principes restent invariables. Seulement, la cavalerie doit être rendue plus célère et plus mobile, de là aussi la nécessité de donner le plus d'extension possible à ses allures et de la rompre aux fatigues.

ENCORE A PROPOS D'INNOVATIONS

Sans songer le moins du monde à faire allusion à personne, nous dirons, qu'en général, les changements, les réformes et les innovations introduits dans notre arme se font avec beaucoup trop de précipitation et d'exagération. On ne craint pas de tomber d'un excès dans l'autre; ce qu'on semble le plus redouter, c'est de rester dans un juste milieu et enfin de revenir sur des décisions prises légèrement et le plus souvent dans les bureaux. On dirait que l'urgence la plus pressante, le péril le plus imminent, le salut de la patrie en un mot, exigent des mesures radicales; nous en citerons quelques unes: Suppression de l'arme des cuirassiers, nouveau règlement de manœuvres, harnachement Frantzen remplacé quelque temps après par celui de Leurs, adoption d'un mousqueton trop long et d'un maniement difficile, nouveau mode d'avancement¹, désorganisation du corps des sous-officiers, changement complet de tenue, etc.

COMMENT PROCÈDE NOTRE ARTILLERIE.

Dans tout ce qu'elle fait ou écrit l'artillerie procède avec beaucoup de méthode et de sagesse. Dans cette arme privilégiée point de changements de tenue, de règlements, point d'innovations dans les principes et dans les éléments qui constituent son organisation et sa destination. Elle progresse, elle s'améliore chaque jour; elle a conscience parfaite de sa force morale et physique; elle jouit de plus de considération que ses deux sœurs. Manœuvrière, instruite, admirablement outillée, l'artillerie belge met en pratique la plus belle de nos devises: *l'union fait la force*. Mais aussi, personne ne l'ignore, elle est commandée avec autant de fermeté que de tact et d'intelligence.

¹ Nous aborderons cette question en temps et lieu; depuis nombre d'années, nous réunissons des notes biographiques et autres. On gagne toujours à suivre le bon exemple de ses chefs. — C'est d'un pas ferme et digne que nous continuerons à marcher dans la voie que l'amour de la vérité et notre conscience nous ont tracée.

CE QU'IL FAUDRAIT A NOTRE CAVALERIE

“ Nul art, nulle disposition, nulle manœuvre, nulle institution ne peuvent tenir lieu du dévouement absolu et de la confiance dans ses moyens qu'une bonne cavalerie doit posséder pour réussir à la guerre. Jamais Arnold de Winkelried, ni à pied, ni à cheval, n'aurait trouvé un chemin à travers les lances ennemies s'il avait attendu que la tactique lui frayât un chemin commode. ”
(UNGER.)

Voilà ce qui s'appelle parler en homme d'action, d'expérience et de cœur !

Ayons des règlements clairs, concis et surtout stables; n'embarrassons plus la mémoire des officiers et des sous-officiers d'une foule d'instructions qui se contredisent et qui se modifient trop fréquemment; simplifions l'administration, trouvons les moyens de reconstituer le cadre des sous-officiers, cherchons à développer davantage le sentiment moral et religieux; que le service obligatoire en infusant un nouveau sang dans les veines de l'armée, nous débarrasse à toujours de la lèpre des remplaçants¹; enfin ayons des terrains de manœuvre plus étendus, des casernes plus habitables, un uniforme pratique et conçu d'un jet.

Ayons des escadrons au complet, des chevaux souples, vigoureux, d'une taille uniforme et proportionnée à chaque arme, des chevaux mieux nourris qu'ils ne le sont, et exposés au grand air le plus souvent qu'il sera possible; ayons des cavaliers adroits à les soigner, à les manier et habiles à faire usage de leurs armes; des cavaliers braves, intelligents et pleins de confiance dans leur force morale et physique; rompons ces cavaliers et ces chevaux aux marches directes, aux conversions rapides, aux courses de longue haleine, aux charges diverses et surtout à tous les détails du service des avant-postes; ayons enfin à notre tête un Luxembourg, un Seydlitz, un Lasalle ou un Boussart; il saura bien trouver une tactique appropriée au temps actuel et aux évé-

¹ Le parti le plus intéressé à l'adoption du service obligatoire est sans contredit le parti conservateur. Nous ne comprenons point que les principaux membres de ce parti s'y soient le plus opposés. Le salut du pays, la justice, la logique des faits, autant que leur propre sécurité, devaient leur dicter une autre conduite; plaise à Dieu que les événements futurs ne leur fassent bientôt regretter d'avoir eu des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre!

nements, nous verrons bien alors que l'arme blanche n'a rien perdu de son prestige et qu'elle continuera à rendre des services éclatants.

MORT DE LUXEMBOURG

Les témoignages de regrets, de profonde douleur et de gratitude qui éclatèrent en France à la mort de notre héros forment le plus beau corollaire de cette modeste étude; nous en citerons quelques-uns :

“ La mort de Luxembourg changea complètement les affaires du roi en Flandres. S'il eût vécu, il est probable que le traité de Ryswick qui fut si fatal à la France n'eût jamais été signé.

“ Il fallut donc un nouveau général à cette belle armée qui, sous le commandement de Luxembourg, accomplissait des prodiges et avait toujours été victorieuse, quand elle avait combattu, et supérieure, quand elle n'avait seulement fait que se mouvoir sous un si grand capitaine.

“ Le prince d'Orange de son côté, délivré d'un aussi redoutable adversaire que l'était Luxembourg, devant lequel il n'osait plus se commettre, songea à prendre de la supériorité sur nos nouveaux généraux et il n'y réussit que trop. ”

(FEUQUIÈRES.)

“ L'idée qu'on avait dans toute l'Europe des talents sublimes du maréchal fit regarder sa mort comme un événement irréparable pour la France. C'est à cette époque que la plupart des écrivains ont fixé le découragement de la nation qui se regardait comme invincible sous les auspices de Luxembourg. ”

(LE PÈRE DANIEL.)

“ Sa valeur, ses talents, son activité et l'extrême vigilance qu'il avait toujours fait paraître l'ont fait regarder avec justice comme un des plus grands capitaines de ce siècle. Il se distingua surtout par le génie qu'il avait pour former et pour exécuter de vastes projets, ou pour rendre inutiles ceux des ennemis. Les grandes batailles qu'il avait gagnées lui avaient attiré la confiance des troupes qui se faisaient un plaisir de le suivre partout où il voulait les mener. Son sang-froid dans un combat eût été capable de tout réparer, quand même la victoire eût chancelé. En un mot, on peut dire que la mort d'un tel général est une immense perte pour un état et qu'il est bien difficile de le remplacer. ”

(MARQUIS DE QUINCY.)

“ Luxembourg n'eut pas plutôt connu la grandeur du danger qu'il se prépara à la mort avec la fermeté qui lui était naturelle; la brillante fortune qu'il voyait disparaître devant lui (il allait être nommé connétable)

“ ne lui coûta pas un soupir; il ne s'occupa qu'à couronner par une fin chrétienne, une vie si éclatante et si agitée. L'illustre archevêque de Cambrai, (il est à remarquer que Fénelon fut aussi l'ami de Vauban et de Catinat), si connu par son génie et sa piété, vola auprès de son ami pour lui administrer dans ses derniers moments les secours qu'offre la Religion; l'âme du maréchal s'élève encore avec celle du saint évêque, et dans les regrets que lui arrachait le souvenir d'avoir beaucoup mieux servi le roi que Dieu, il s'écria qu'il aurait préféré, à l'éclat de tant de victoires qui lui devenaient inutiles au tribunal du Juge des Rois et des héros, le mérite d'un verre d'eau donné aux pauvres pour l'amour de l'Être suprême. ”

(DESORMEAUX.)

“ Son oraison funèbre fut prononcée le 21 avril 1695, dans l'église des Jésuites, par le célèbre Père de la Rue; ce morceau éloquent, profond, sublime, est digne du héros en faveur duquel il est consacré. Son corps fut enterré à Ligny, en Barrois. ”

(Le même.)

“ Pendant les huit jours qu'il reste sur son lit de douleur, toute la communauté de Saint-Louis à Saint-Cyr, dames et demoiselles, est en prières pour lui, pour ce maréchal qu'elle vénère comme le plus habile, sur la fin du 17^e siècle, à porter haut l'épée de la France, à la guider dans les batailles, à récolter de ces éclatantes victoires qui électrisaient les jeunes cœurs de ce saint et noble asile.

“ Ce fait seul forme un éloge complet de notre héros. ”

(DE LA BARRE DU PARQ.)

“ La mort de Luxembourg fut le terme des victoires de Louis XIV : les soldats dont il était le père, furent découragés quand il ne les anima plus. Il avait un génie ardent, l'exécution rapide, un coup d'œil juste et un esprit avide de connaissances. ”

(BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.)

“ Et l'on put répéter, à l'occasion de la mort de Luxembourg ce qui avait été dit de celle de Turenne, que la perte d'un seul homme était une calamité publique. ”

(ENCYCLOPÉDIE.)

“ Je n'ai pas vécu comme Luxembourg, mais je voudrais bien mourir comme lui. ”

(BOURDALOUE.)

“ Nous avons été frappé jusqu'au fond du cœur d'une nouvelle presque entièrement imprévue, car la gloire qui environne les grands hommes fait en quelque sorte oublier qu'ils doivent mourir. Elle ne répand autour d'eux que des raisons d'immortalité et le coup qui termine leur vie ne nous ramène qu'avec une espèce de surprise à les trouver mortels. ”

(Fragment d'un discours adressé, en 1695, par le maire de Rouen, au fils du maréchal.)

Les plus illustres contemporains du maréchal de Luxembourg brillaient par des sentiments élevés et religieux; qu'on en juge :

Au moment où la bataille de Rocroy fut décidée, le grand Condé tomba à genoux avec son armée et remercia Dieu de la victoire qu'il venait de donner à la France.

On sait quelle fut la fin édifiante de Condé.

Catinat expira le 22 février 1712, muni des sacrements et en prononçant ces dernières paroles : " Seigneur, j'ai confiance en vous, je m'abandonne à " votre divine Providence. "

Turenne avait une confiance illimitée dans la Providence; ce fragment d'une lettre datée du camp d'Arras, le 26 août 1654, en est la preuve : " J'ai " rendu grâces à Dieu de tout mon cœur de ce que cette affaire dont je " souhaitais si fort le succès, m'a si bien réussi. Il est certain qu'il y a une " grande bénédiction de Dieu sur ce que j'entreprends. "

" Que pourrait-il m'arriver de plus glorieux que de perdre la vie en " combattant pour la gloire de Dieu et pour le bonheur de mes sujets ? "

(GUSTAVE ADOLPHE.)

" Le lendemain de l'action, on rendit des grâces solennelles à Dieu qui " donne la victoire et dont la miséricorde attirée par nos vœux ou plutôt par " l'intercession de la Très-Sainte-Vierge, à laquelle nous eûmes recours, " rassura les esprits, fortifia les bras de ses serviteurs et frappa visiblement " l'ennemi. "

(Relation de la bataille de Saint-Gothard écrite par Montécuculi.)

Ces loyales et généreuses professions de foi des grands capitaines du 17^e siècle nous frappent par leur caractère de simplicité et de grandeur; elles nous inspirent un profond respect; ne sont-elles pas l'écho sonore de celles des du Guesclin, des Saint-Louis, des Jeanne d'Arc et des Bayard? Ces rudes soldats qui n'ont jamais eu qu'une seule crainte, celle de Dieu, nous paraissent sublimes, et ils le sont en effet: la brillante auréole de la foi étincelle dans la couronne de lauriers dont Dieu a paré leur front glorieux.

CONCLUSION

“ Faites la guerre comme Alexandre, Annibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, le prince Eugène et Frédéric II; lisez et relisez leurs campagnes, modelez-vous sur eux; c'est le seul moyen de devenir grand capitaine et de surprendre les secrets de l'art; votre génie ainsi éclairé vous fera rejeter les nouvelles maximes opposées à celles de ces grands hommes. ” (NAPOLÉON I^{er}.)

“ D'après cette opinion on peut sans crainte assurer que le système de guerre actuel et celui à venir ne doit pas être différent de celui suivi dans le passé. Les détails de tactique seuls, ainsi que le disait Jomini, pourront éprouver des changements plus ou moins importants. ” (D'AZÉMAR.)

“ La cavalerie sera partout la meilleure dans laquelle l'idée fondamentale prédominera dans toute sa pureté originaire. Mais cette idée, une fois faussée, l'hermaphrodisme remplacera la cavalerie. ” (DE DECKER.)

Nous croyons avoir prouvé que les faits accomplis, les résultats obtenus, à l'aide de l'arme blanche par le maréchal de Luxembourg ont une entière analogie avec ceux des Seydlitz et des Lasalle. Si les procédés ont quelque peu varié, les principes sont restés les mêmes.

Cependant, nous ne prétendons pas nier le progrès et les bonnes innovations qui se sont produits dans notre arme depuis 1694; la tenue, l'armement, le harnachement, l'équitation, l'instruction de détail ont été modifiés avec fruit, mais tout cela n'ôte rien à l'ensemble imposant de l'art de faire mouvoir la cavalerie à la fin du 17^e siècle; au contraire, ces modifications viennent à l'appui de notre thèse : elles font mieux ressortir l'éclat du mérite de Luxembourg; en effet, avec moins de ressources, de facilités et de temps, il a remporté des succès identiques à ceux dont sa patrie et la Prusse se glorifient avec raison.

Il nous est donc permis de conclure que l'art équestre reste basé sur les principes fondamentaux qui existaient anciennement et qui ne varieront jamais. Si l'on ne comprend pas cette vérité, si l'on veut innover sans cesse ou trop modifier l'esprit, la constitution, les manœuvres et la tactique de notre arme, on lui prépare des mécomptes terribles et des défaites funestes.

En étudiant la grande physionomie de Luxembourg, avec le respect et l'admiration que l'on doit porter aux héros qui, comme lui, sont marqués du sceau de la gloire et du génie, je demeure convaincu que les vieilles règles sont encore les meilleures, et que, pour la cavalerie, en fait de véritable tactique, de manœuvres destinées à produire un grand effet moral et d'incontestables succès matériels, de moyens propres à exalter le courage des cavaliers et à les rendre invincibles, quand ils sont commandés et conduits par un homme de guerre de l'héroïque trempe du maréchal de Luxembourg, duc de Montmorency, je demeure convaincu, dis-je :

Qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

FIN.

